

PER

R-496

CON

# REVUE DE MANON

Troisième année — No 1

Revue Littéraire la plus Distinguée des Foyers Canadiens

Montréal, 15 Février 1927



**LES DUPES**  
par Frédéric Boutet

**L'INFIDELE**  
par Delly

**LA VIE AMOUREUSE**  
de Rodolphe Valentino  
par Edouard Ramon

Vient de commencer:

**Notre Grand Concours**

**“LE NOM CACHÉ”**

Voir page 29

TULLIO CARMINATI et CONSTANCE TALMADGE

Dans ce Numéro:

**NOUVEAU FEUILLETON**  
par Mathilde Alanic

**... Et l'Amour Dispose**

**10c**



*Mlle Antoinette Giroux, notre talentueuse artiste canadienne, boursière du Gouvernement dans l'art dramatique, dit: "Rien ne surpasse le savon Cadum pour redonner et conserver au teint son velouté et sa fraîcheur."*

**Agence exclusive pour le Canada: ETABLISSEMENTS M. A. WOLLACKER, Ltée, 533 Rue Bonsecours, Montréal.**

# LA REVUE DE MANON

Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens  
Paraissant Bi-Mensuellement

Mlle Emma Gendron, directrice-proprétaire

ABONNEMENT  
Canada: 1 an, \$2.00; six mois, \$1.25  
Etats-Unis: 1 an, 2.25; six mois, 1.50

CHANGEMENT D'ADRESSE  
Tout avis de changement d'adresse doit  
nous parvenir avant le premier du mois,  
accompagné de l'ancienne adresse.

ADRESSE :  
1219, rue Saint-Christophe, Montréal.  
Tél. Est 8172-M.

Troisième année — No 1

Montréal, 15 Février 1927

Le numéro: 10 sous



## *Au fil de ma plume*

### NOTRE TROISIEME ANNIVERSAIRE

Avec le présent numéro, "La Revue de Manon" entre dans sa troisième année d'existence.

Nous profitons de cette heureuse circonstance pour remercier nos nombreux lecteurs de leur fidélité à notre revue et leur assurer que nous avons élaboré un programme très choisi d'améliorations diverses pour l'année 1927.

Chaque numéro contiendra une nouveauté, et dès le prochain nous publierons deux feuilletons: "...Et l'Amour dispose", grand roman d'amour (en cours de publication dans le présent numéro) par le délicat auteur Mathilde Alanic, et "L'Homme qui Revient de Loin", grand roman mystérieux et passionnant par Gaston Leroux, auteur des grands romans sensationnels "Le Fantôme de l'Opéra", "Le Mystère de la Chambre Jaune", "Le Fauteuil Hanté".

Nous voulons faire de "La Revue de Manon" la plus aimée, la plus populaire de toutes les revues canadiennes-françaises, et, pour atteindre ce but, nous demandons à tous nos lecteurs de recommander notre revue à leurs amis.

Emma GENDRON (Manon).

### POURQUOI, LA PROVIDENCE...

Tout est drame dans la vie: drame est le baiser qui finit, drame est la minute qui agonise, l'instant qui entre dans l'éternité, la goutte d'eau qui court à la mer, la feuille qui tombe, la rose qui se fane, le papillon qui meurt! Chaque chose représente une vie, des illusions, et c'est un drame que l'achèvement de tout cela! On se plaint parfois de la brièveté du bonheur, de la longueur de nos épreuves et l'on dit: "Pourquoi la Providence assiste-t-elle impassible à nos misères, à notre fin? Pourquoi choses et êtres sont-ils inexorablement toujours poussés vers l'insondable abîme? pourquoi l'homme est-il poussé sans cesse vers le sombre inconnu sans pouvoir soustraire à la loi du sort, à la loi implacable de la mort, un geste, un regard? Pourquoi, dès qu'il dit un mot ou fait un pas, un étrange génie le dépossède-t-il toujours, lui signifiant que la mort met le sceau sur chacun de ses

mouvements, de ses soupirs, de ses jours, spectres qui se détachent de lui-même et vont l'attendre dans l'éternité? Pourquoi?

Cette question du terrien me fait penser à cette scène vécue lorsque j'étais enfant. Elle m'est toujours restée dans la mémoire. Autrefois je la regardais sans comprendre, émue seulement par des choses vagues qu'elle remuait en moi; mon esprit enregistrait des impressions desquelles, aujourd'hui, je tire cette conclusion comparative:

Quelques personnes âgées, un soir d'été, étaient réunies autour d'une table sur laquelle brûlait une lampe à pétrole. Un abat-jour en papier rose était posé sur la cheminée projetant la clarté en cercle sur la table.

Ces gens lisaient.

Soudain, un léger bruit leur fit tourner la tête: quelque chose s'agitait dans les rideaux de dentelles de la fenêtre... un beau papillon aux ailes chamarrées venait d'entrer...

La flamme de la lampe attirait l'intrus, c'était visible! mais ébloui, palpitant, il demeurait collé aux rideaux de dentelles. On eut dit qu'il avait peur de la beauté de cette lumière, que quelque chose d'obscur en lui l'avertissait d'un danger. Une minute durant, il demeura là, inerte, parlementant avec son destin.

...Puis le charme triompha, et il s'approcha sans bruit à petits coups d'ailes...

Et brusquement, refoulant du coup toutes ses craintes, il descendit sur la table, s'introduisit entre l'abat-jour et la cheminée, heurtant ses yeux fascinés sur le verre chaud...

Tous les liseurs devinaient le drame qui se déroulait dans l'âme du papillon, et ils suivaient passionnément son manège, angoissés, et l'haleine en suspend.

La jolie bestiole redescendit de nouveau sur la table, se promena un instant dans le cercle de lumière et remonta en demi vol, plana, s'éloigna, revint et soudain! d'un grand élan, elle prit son essor et monta droit au plafond!

(suite à la page 11)

Toute personne qui voudra se procurer d'anciens numéros de "La Revue de Manon" pourra le faire en s'adressant aux bureaux de la Revue, 1219 St-Christophe, ou en envoyant un mandat de poste. 10 sous le numéro.

# La Vie Amoureuse de Rodolphe Valentino

Par Edouard Ramon

No 6

(suite)

VIII

EMIGRANT

Amer voyage que celui d'un émigrant... En dépit de sa couchette de seconde classe et des quatre mille dollars qui lui garnissaient la poche, Rudolfo, à bord du paquebot de la Hamburg Amerika, n'était rien qu'un émigrant.

Il fallait bien, en vérité, toute sa flamme intérieure pour ne pas rendre neurasthénique le jeune homme qui, sur un océan houleux et voilé de brume jaunâtre, embarquait avec soi son ambition illimitée.

La vie, sur le "Cleveland", était aussi drôle qu'on pouvait l'espérer sur un vapeur germanique: discipline rigoureuse de l'équipage, service certes irréprochable, repas ou collations incessantes aux plats innom-



Rodolphe Valentino et sa seconde femme Natacha Rambova  
(et son chien favori "Kabar") devant leur maison  
à Hollywood.

brables, où trônaient tous les *delikatessen* de la charcuterie allemande — et seul le vieux Dieu sait combien l'appétit d'outre-Rhin peut en inventer. Mais hormis la possibilité de prouesses gastronomiques, le "Cleveland" eût grandement manqué de divertissements — du moins dans les secondes classes — sans la juvénile ardeur de Rodolfo.

Bousculant la tenace, l'obsédante application des joueurs de bridge, condamnés par leur manie à d'interminables parties hachées seulement par les heures des repas ou du sommeil, Rodolfo recrutait un violoniste ici, un mandoliniste là, des danseuses ailleurs... Incomparable impresario, c'est à lui que l'inévitable, la traditionnelle fête de charité de la traversée dut de briller d'un exceptionnel éclat.

Dans le salon qui tenait lieu de salle de spectacle, insouciant du roulis, du tangage, du vent glacé qui fouettait les hublots, de la brume qui semblait peser aux vitres de tout le poids de son ennui, accompagné de quelque guitare, il chanta... Alors, c'en fût fait de l'hiver, des rigueurs de la traversée, du regret de tout ce qu'on laissait derrière soi, des affres de l'avenir. On eût dit que ses auditeurs, du plus douloureux au plus calme, avaient pris place à bord sans nul bagage de souvenir ou de crainte... Rodolfo chanta les sérénades qui bercent la flânerie des *lazzaroni* sur les quais ensoleillés de Naples ou les môles de Bari. Et, sur ce bateau sombre fuyant sous le panache de sa fumée noire, passa comme un parfum d'orangerie dans l'allégresse du ciel bleu.

Peu à peu, le cercle des auditeurs de Rodolfo s'était élargi, renforcé. Des silhouettes inconnues jusqu'ici s'étaient glissées derrière les visages déjà familiers des passagers de seconde. Des gentlemen en smoking montraient l'éclat de leur plastron, des épaules poudrées jetaient une lueur fraîche dans le salon banal...

Au bruit de la fête spontanée épayée d'éclats de rire sans contrainte, au son des guitares qui avaient scandé le *fandango* d'une émigrante sévillane, au chant surtout des mélodies de Rodolfo, les passagers de première classe ou des appartements de luxe avaient déserté les pseudo-réjouissances trop protocolaires du grand hall. Ils étaient venus chercher là le spectacle d'épanchements sincères et d'une gaieté point guindée: ravis, ils écoutaient Rodolfo.

Quand il se tut enfin, malgré les rappels, malgré les "bis", l'atmosphère était transformée. Une sensualité nostalgique flottait dans l'air, du rêve embuait les regards... Les musiciens entamèrent une valse... Le salon ne fut plus qu'un tournoiement. La valse apaisée, le piano résonna de nouveau, mais cette fois sous la cadence alerte d'un "one-step". Quelques couples s'élançèrent... *Every body is doing it...* Rodolfo demeurait hésitant...

Jamais encore il n'avait dansé le one-step. Mais, par l'invitation d'un sourire, aimable, une passagère s'offrait à conduire ses pas... Rodolfo accepta, et reconnut la cavalière qu'il avait entraînée dans la grisserie de la valse et qui, tout à l'heure, les yeux mi-

clos, livrait son extase aux mots inconnus que chantait la voix sonore de Rodolfo...

Il dansa beaucoup ce soir-là avec la belle inconnue qui, cependant, dut, après un ultime sourire, aller rejoindre quelque vague smoking apparu à la porte du salon...

Rodolfo eût été bien empêché d'user d'une autre éloquence que celle de ses regards ou de sa grâce souple: son vocabulaire anglais était utnt dire nul à cette époque.

Il se consola de ne plus revoir la belle créature qui s'était instituée, à l'impromptu, le plus gracieux des professeurs de one-steps. Il se consola, ou plutôt d'autres pensées l'absorbèrent: une famille d'émigrants de quatrième classe — maigre troupeau recroquevillé dans ses haillons parmi les colis encombrant un obscur entrepont — s'affolait devant la maladie soudaine qui assaillait l'un de ses siens. Rodolfo avait reconnu des compatriotes. Dès lors, il se prodigua, organisant une quête, coopérant aux soins — écornant en faveur de ces malheureux une part de son viatique de quatre mille dollars, comme s'il avait détenu là quelque trésor sans fin...

28 décembre 1913... Il fait un terrible froid gris. Sous un ciel sinistre, le **Cleveland** est entré dans les eaux américaines. Chacun, à bord, oublie presque instantanément la sorte de solidarité qui, quelques jours, a uni tous les passagers. Sympathies, amitiés naissantes, tout cela se refroidit subitement: chacun redevient soi-même à l'heure de rassembler ses bagages... Rodolfo se sent plus seul que jamais.

Au son de sa sirène, le **Cleveland** fendait le flot d'une allure alentie, défile sous le regard fixe du bronze immense de Bartholdi. **La Liberté éclairant le monde...** La liberté, va-t-il la trouver sur cette terre nouvelle? La liberté? Le bonheur? Ou bien... l'asservissement à de dures besognes, la souffrance dans la solitude?...

Une angoisse l'étreint, que chasse vite sa volonté. Il va subir sans impatience les formalités de l'arrivée, le contrôle des services d'émigration, l'examen des papiers.

Là, dans les bâtiments du port, où la file disciplinée des émigrants attend que lui soient enfin ouvertes les portes de la jeune Amérique, il médite. Quel titre se donner, quelle profession déclarer sur les fiches que lui tendrait tout à l'heure, d'un geste automatique et sévère, l'employé de l'Immigration?...

Rodolfo a procédé à un bref inventaire de son passé, de ses études, de ses capacités...

Rodolfo a procédé à un bref inventaire de son passé, de ses études, de ses capacités...

Sur la feuille, son écriture a tracé ce mot: **Agriculturist.**

Agriculteur... L'émigrant Rodolfo Guglielmi s'est souvenu des décisions du conseil de famille tenu à Castellaneta, du voeu de sa mère, des connaissances insensiblement acquises au contact des paysans de chez lui, de son séjour à Gênes, de son diplôme d'agronome...

**Agriculturist!...** C'est fini; les formalités sont achevées. Les Etats-Unis comptent un **agriculturist** de plus...

Longtemps, il ne va cultiver que l'aventure.

## IX

### ERRANCE

Rodolfo, en cette matinée glaciale de décembre, subit, sans que rien vînt l'amortir, le choc du contact

que réserve à un Latin romanesque de dix-neuf ans la trépidation vertigineuse de New-York.

La hâte d'une foule qui va, comme poussée par quelque dieu despotique, le mur abrupt des "buildings" lorgnant les passants-pygmees de toutes les fenêtres de leurs vingt ou trente étages, le kaléidoscope des enseignes démesurées, luttant de laideur, l'implacable activité de ces rues impersonnelles, d'où la motion de ce passé est bannie, de ces rues, de ces monuments sans histoire — l'histoire, ce n'est pas **business...** Rodolfo ne put retenir un frisson d'étourdissement.

Il n'arrivait, heureusement, pas totalement isolé dans cette Babel frénétique. Sa mère, un parent de son père lui avaient remis des lettres d'introduction auprès de deux vieux amis de la famille de Guglielmi, depuis des années émigrés aux Etats-Unis, et pourvus l'un et l'autre de situation enviables. Leur aide devait — dona Valentina en était persuadée — grandement faciliter les débuts de son fils au pays de la Bannière étoilée.

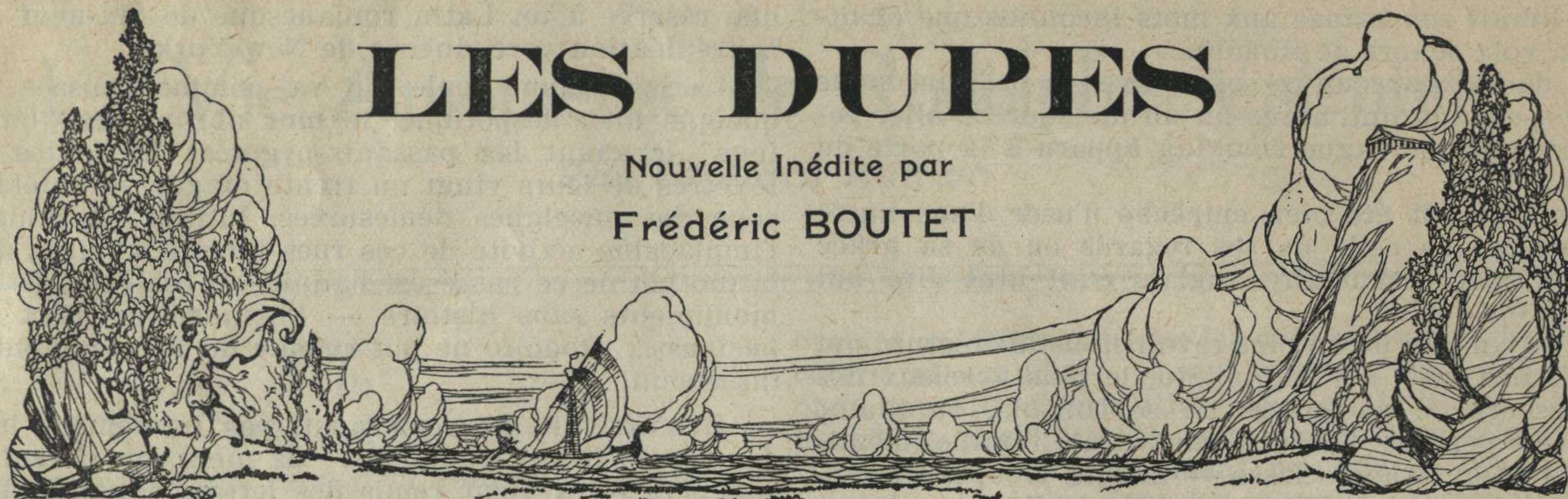
Plus pénétré encore de la promptitude et de l'efficacité de leur appui, Rodolfo, par ailleurs, entendait affronter le rude "**struggle for life**", la lutte pour la vie en recourant aux méthodes que sa connaissance, peut-être sommaire, du monde attribuait d'autorité aux hommes d'affaires américains. Le bluff, pensait-il, était de règle dans la partie de poker qu'il engageait contre le destin. Soit. Il serait beau joueur.



Rodolphe Valentino avec Rose Rosanova dans "Blood and Sand"

# LES DUPES

Nouvelle Inédite par  
Frédéric BOUTET



Dès que son mari fut parti pour, du fond de Plaisance, gagner par le métro le quartier des Termes où deux matins par semaine il donnait des leçons de peinture dans un cours de jeunes filles, Marie-Denise Mourtier se mit courageusement à l'ouvrage. Elle n'avait même plus de femme de ménage : les affaires allaient mal ; la peinture d'Antoine ne se vendait pas ; il n'était pas assez moderne pour certains, il l'était trop pour d'autres... Marie-Denise ne doutait pas de lui : il avait tant de talent : il percerait... Elle affectionnait cette expression qui, dans son esprit de petite bourgeoise, encore un peu épouvantée, après trois années de mariage, d'avoir épousé un artiste sans fortune signifiait qu'Antoine Mourtier parviendrait indubitablement à la célébrité et à la fortune. Eh attendant, de la faible dot qu'elle avait apportée, il ne restait plus rien et les cours des Termes, qui exaspéraient comme une fastidieuse corvée le peintre, étaient à peu près leur unique ressource.

« Heureusement que le prix de la vie semble un peu baisser, mais je n'ai plus de bas et il faudrait faire ressemeler les souliers d'Antoine », se disait Marie-Denise, en balayant l'atelier qui constituait le rez-de-chaussée du pavillon.

Enclose des pieds à la tête dans un sarrau de toile qui, sans qu'elle y pensât ; soulignait agréablement les formes pleines et sveltes de son corps souple, coiffée d'une serviette nouée en turban qui protégeait ses courts cheveux châtain et accentuait la régularité charmante de son visage où, dans la blancheur du teint sans fard, ressortaient la fine ligne soyeuse des sourcils au-dessus des yeux bleus et la voluptueuse ligne flexueuse de la bouche rouge, elle travaillait diligemment, soucieuse de propreté parfaite pour leur modeste intérieur qui lui avait paru, quand elle y était entrée après ses noces, un si beau domaine... mais dont à présent elle appréhendait un peu, chaque jour de nettoyage, l'étendue...

Elle eut fini vers dix heures, fit sa toilette, alla aux provisions avec son grand sac discret de toile cirée. Puis, de retour, elle prépara le repas de midi.

\* \* \*

Antoine ne rentrait pas ; une inquiétude saisit Marie-Denise : jamais il n'était en retard... Un accident ? Involontairement elle se demanda ce qu'elle deviendrait s'il disparaissait soudainement, cet homme qui partageait et occupait sa vie, qu'elle aimait, qu'elle admirait... un peu moins peut-être qu'au début de leur union car elle n'était pas, au fond d'elle-même, insensible à l'insuccès... Mais elle n'eût pas le temps de se répondre car le bruit de la clef dans la serrure de la porte d'entrée la rassura.

\* \* \*

Antoine Mourtier parut, surexité, rejeta le chapeau mou aux larges ailes qui coiffait sa maigre tête qu'une barbe désuète allongeait et s'écria :

— Ça y est ! Ma chérie, ça y est enfin ! Ah ! tout de même je m'impose !... Mon art triomphe !... Ah ! je suis bien content !... Tu auras enfin la récompense de ton dévouement... Oui, oui, je sais ce que je dis : de ton dévouement, ma pauvre enfant ! Au cours, j'ai trouvé une lettre d'un de mes anciens camarades de collège : Brétillon... oui, Xavier Brétillon, le fils du Brétillon des automobiles... Tu n'es pas au courant, pauvre chérie, ça ne fait rien. Il vient d'hériter des usines, il est archi-millionnaire, il me dit qu'il sait que je fais de l'art et qu'il veut une toile de moi... Alors, tu penses... quelle veine... Il paiera le gros prix... Enfin, je veux dire ce qui est pour moi un gros prix... trois, quatre mille peut-être... Son père avait une galerie et il veut la continuer, la moderniser... Et ça me lancera... Ah ! je suis bien content !... Il doit venir après-demain, l'après-midi, à trois heures. Alors hein ! soignons le décor... Du reste, si le quartier n'est pas chic, un pavillon fait toujours bien... Que je suis content !... Tu es contente ?...

— Ah ! oui !

Ils s'étreignirent et le déjeuner différé fut composé de harings un peu carbonisés. Mais la satisfaction du ménage était si grande que ce détail passa inaperçu... De nombreux projets furent échafaudés pour employer l'argent que produirait l'aubaine... Une toile vendue... deux toiles peut-être à l'opulent Xavier Brétillon.

— Comment est-il ? interrogeait Marie-Denise, surexité. Il t'achètera, tu en es sûr ? Il est assez intelligent pour ça ?

— Oui, affirma Antoine, avec sérénité... Il est très intelligent. Il comprendra ma peinture. Et c'est un garçon de mon âge, bien entendu, puisque nous sommes amis de collège — dans les trente-quatre, trente-cinq — très chic, grand, solide, rasé, snob évidemment... mais très gentil...

— Dis donc Antoine, reprit Marie-Denise qui, absorbée, n'écoutait plus la réponse, combien d'argent cela fera-t-il ?... Oui, s'il te prend une toile... ou s'il en prend deux ?

— Eh bien, écoute, une toile... voyons, je te l'ai dit tout à l'heure... Je peux lui demander dans les trois mille... pour ne pas être trop gourmand... Mettons quatre mille en allant fort. Deux toiles... six mille... à la rigueur sept mille...

— Non ! nous aurions d'un seul coup sept mille francs !...

— Oui, dès après-demain... Brétillon fixera son choix et me signera sûrement le chèque aussitôt.

— Non ! sept mille francs qui nous tomberaient comme cela !... C'est trop beau !... Ça n'arrivera pas...

— Ne me décourage pas ! Tu trouves que je ne mérite pas d'avoir enfin un peu de chance ?...

— Si, si, mon chéri, dit Marie-Denise. Et pour la première fois, pensant à elle-même, à ses privations de coquetteries, à son labeur assidu de ménagère, elle songea qu'elle-même aussi méritait une heureuse chance.

Elle s'occupa, dès après le déjeuner, de préparer le décor de leur humble intérieur, pour qu'il soit digne de recevoir l'homme riche. Elle n'avait pas trop de la fin de la journée et de toute la journée du lendemain pour tout mettre en ordre... Antoine ouvrirait la porte lui-même, c'était très admissible... Il faudrait des fleurs dans les vases de cuivre... une bouteille de porto pour en offrir au visiteur.

— Ma petite enfant, ne te tourmentes pas ainsi, il vient pour ma peinture, disait Antoine avec un sourire paternel et satisfait... L'admiration de ses contemporains ne l'avait pas jusque-là comblé... enfin, on lui rendait justice...

\* \* \*

Le soir même, un télégramme arriva, qui parût contrarier leurs rêves. Il provenait de la mère d'Antoine. La vieille femme, une demi-paysane qui vivait dans la campagne avoisinant Aix-en-Provence, faisait, par une voisine, prévenir son fils qu'elle se trouvait très malade ; elle réclamait sa présence immédiate auprès d'elle.

\* \* \*

— Je vais partir, dit Antoine, bouleversé... Seul... oui, ma chérie... Nous n'avons pas de quoi payer ton voyage... Et même comment payer le mien avec la dernière augmentation des tarifs.

Le ménage établit ses ressources. Marie-Denise, pour compléter le prix du billet de chemin de fer, donna, en disant qu'elle les empruntait, 80 francs pris sur une personnelle réserve d'argent, économisée sou à sou et qu'Antoine ignorait. Antoine écrivit un pneumatique adressé à M. Brétillon, et, à la gare de Lyon, avant de monter dans son compartiment de troisième classe, le confia à sa femme en lui recommandant de le mettre à la poste sans retard.

Marie-Denise, ayant quitté son mari après de tendres adieux, revint vers la vie de Paris. Le pneumatique était dans son sac. Elle ne le mit pas à la poste. Elle avait entre temps réfléchi.

\* \* \*

Le lendemain, elle se tenait, un peu fardée avec délicatesse, aussi jolie que possible et très intimidée de son audace, dans l'atelier du pavillon de Plaisance quand il y eut un coup de sonnette.

Le coeur battant, elle alla ouvrir. Elle vit contre le trottoir, devant la porte, une puissante automobile et, debout, sur le seuil, un homme jeune, solide, glabre, élégant : M. Brétilion, selon la description faite par Antoine.

— M. Mourtier ? demanda le visiteur avec un regard d'admiration contenue vers la charmante femme, fine et séduisante, qui lui ouvrait.

— Mon mari a dû soudainement partir pour le Midi afin de voir sa mère gravement malade, dit Marie-Denise. Il est désolé, Monsieur, mais n'a pas eu le temps de vous prévenir. Il était très ému, vous le comprendrez et l'excuserez...

— Oui, certes, Madame, mais, peut-être, — M. Brétilion, ne semblait pas disposé à s'en aller — peut-être pourriez-vous me permettre de voir les toiles parmi lesquelles je dois faire mon choix... Je m'excuse, Madame, de vous demander cela... Mais je suis si pris par mes affaires... J'avais réservé cet après-midi à ma visite à votre mari... Je serais heureux de voir ses oeuvres si intéressantes...

— Mon Dieu, Monsieur, il m'est facile de vous les montrer.

— Je vous en serai très obligé, Madame. Nous pourrions peut-être traiter l'affaire sans lui si son absence doit, comme il semble d'après ce que vous me dites, se prolonger... J'ai hâte de posséder dans ma collection les toiles d'un artiste que j'admire.

— Eh bien ! veuillez me suivre, Monsieur.

M. Xavier Brétilion, sur les pas de la jeune femme, alla vers l'atelier. Là, il regarda moins les toiles suspendues aux murs que la charmante personne qui les lui montrait. Marie-Denise se rendait pleinement compte de cette admiration, mais n'en laissait rien paraître. Paisible, lointaine, en même temps que poliment cordiale, elle indiquait avec certitude et discrétion les mérites des toiles de son mari. Le visiteur, poli lui aussi, dissimulait de son mieux l'admiration qu'il avait pour le chef-d'oeuvre humain qu'elle était, admiration bien plus grande que celle qui lui était inspirée par les productions picturales de son ancien camarade. Il semblait rêveur et cette rêverie avait pour unique objet la recherche d'un prétexte lui permettant de revoir très vite l'exquise créature, qui, inexplicablement, avait uni sa vie à celle de ce raté d'Antoine Mourtier.

Ainsi songeait Xavier Brétilion et il dit avec feu, désignant deux tableaux qui révoltaient sa raison.

— J'aime beaucoup ces deux toiles... Oui, celle-ci : "La Jeune Fille Automotrice", et celle-ci : "Au Fil du Rêve en Losanges"... Il faut que je prenne les mesures... La place dans ma galerie est restreinte... Puis-je, Madame, revenir demain à cette même heure?... Nous pourrions causer utilement... Le prix je m'excuse de vous parler argent, est de... ?

— Mon mari me laisse diriger ses affaires, dit Marie-Denise. Il est tout disposé, je le sais, à céder au meilleur compte à un ancien camarade comme vous, Monsieur, quelques-unes de ses oeuvres...

Elle n'avait pas préparé cette phrase qui, pourtant, fut plus habile que toute autre, en cela qu'elle offensa la vanité de M. Brétilion. Il était fier d'être très riche : l'idée de paraître pingre envers un artiste et surtout en présence d'une aussi jolie femme, le mortifia cruellement.

— Madame, je ne souhaite aucune faveur... Oui, en effet, votre mari est pour moi un vieil ami. C'est une raison

pour que je n'aie pas l'intention d'en profiter en abusant de cette camaraderie... Ici, je suis seulement collectionneur... Je sais la valeur des oeuvres d'un véritable créateur qui ne sacrifie pas son art.

Et il songeait : "C'est hideux et incompréhensible ce qu'il peint, ce pauvre type... Pourquoi ses nus sont-ils inhumains?... A-t-on jamais vu des femmes faites comme ça?... Enfin, tant pis... J'admire et j'achète... Ça vaut ça... La petite femme vivante est bigrement jolie... Ce qu'elle doit s'ennuyer avec cet idiot prétentieux..."

— Vous me permettez, Madame, de revenir demain, dit-il tout haut, avec un regard luisant.

— Mais oui, Monsieur, répondit la jeune femme, les paupières baissées. Et elle se disait, avec un mépris naissant, qu'Antoine, son mari, ne soupçonnerait en rien pour quels motifs inavoués ses deux tableaux, si elle faisait l'affaire, se seraient vendus à un prix aussi élevé.

Le lendemain M. Xavier Brétilion reparut. Marie-Denise l'accueillit avec aisance, tandis que lui paraissait troublé. Sollicitée de dire le prix des toiles, elle répondit d'abord évasivement : elle avait réfléchi; elle craignait de mécontenter son mari, elle ne savait pas si, par hasard, il n'avait pas déjà pris des engagements à l'égard des deux tableaux que désirait M. Brétilion.

Ce dernier ne parut pas mécontent de ces atermoiements, qui lui parurent des prétextes. Il crut que la jeune femme désirait le revoir; il désirait passionnément, lui, la revoir. Il le lui dit d'une façon voilée, mais tout de même suffisamment nette. Il ne sut pas si elle avait pénétré ses intentions. Avec un parfait naturel, elle consentit à ce qu'il revint encore, le jour suivant, sous couleur d'examiner d'autres créations picturales (lesquelles étaient au grenier) d'Antoine.

\* \* \*

M. Brétilion revint donc le jour suivant; puis il revint chaque jour. "Quelle maîtresse charmante ferait cette petite, comme elle me changerait des poules de dancing... il y aurait tout à lui apprendre... Ce pauvre type de Mourtier n'a pas dû être épatant... Elle m'adorerait..." se disait M. Brétilion.

"Combien lui demander pour ces deux toiles d'Antoine... se disait Marie-Denise, en retournant, après son départ, dans l'atelier. Dix mille... Ce serait gros... Bah ! il est millionnaire et il va sûrement espérer profiter de son argent pour me séduire... Je puis bien le faire un peu marcher. C'est sans conséquence... Antoine n'en saura rien... Et lui... (c'était M. Brétilion) n'aura rien de moi..."

Elle rit, surexaltée par l'intrigue qui se créait, qu'elle créait... Elle y pensa pendant le reste de l'après-midi; pendant son dîner frugal et solitaire. Elle escomptait l'emploi de la somme, très importante pour son modeste budget, que M. Brétilion allait peut-être verser. Elle haïssait un peu celui-ci à cause de l'influence qu'il avait sur elle, de par l'argent qu'il possédait; elle se disait, avec un petit rire intérieur, fanfaron et vaguement effaré : "Comme c'est aisé à duper un homme... Celui-là me désire, c'est évident... Pour obtenir ce que je ne lui donnerai jamais, ce que j'aimerais mieux mourir que de lui donner, il achètera les deux toiles d'Antoine qu'il n'aime pas, et il a raison ! au prix excessif que je lui fixerai..."

\* \* \*

Elle réfléchit : peu experte en dissimulation, peu sûre d'elle-même : "Les achè-

tera-t-il?... C'est une grosse somme, même pour lui qui est comblé d'argent... Et si, avant de faire le marché, il me demande des arrhes pour l'autre marché... Oui... pour le marché qui reste entre lui et moi, secret, informulé?... Que ferais-je ? Comment éluder cela?... Les grues ont des moyens commodes pour évincer les hommes en leur prenant de l'argent sans rien leur accorder... Oui, c'est certain, elles ont de l'expérience, elles savent comment s'y prendre... Les hommes avec elles s'attendent à cela... Mais moi, on ne s'y attend pas... Moi, je ne sais pas... Je fais de mon mieux, voilà tout."

Avec ingénuité elle étudia les attitudes, les phrases, les silences de M. Brétilion et conclut que cet homme riche, dans l'espoir fallacieux de la conquérir, souscrirait à tout ce qu'elle demanderait...

Oui... Mais alors un autre problème redoutable se posait : Antoine, son mari, était jaloux... Il le lui avait prouvé en des scènes violentes et déraisonnables, au cours desquelles elle avait dû se disculper, fournir des preuves, établir des impossibilités manifestes... Que dirait Antoine lorsque, à son retour, elle lui annoncerait le prix inespéré donné par M. Brétilion de deux de ses toiles, si peu demandées sur le marché artistique?... Quels soupçons n'aurait-il pas?... Que lui dirait-il?... Elle secoua la tête... Elle ne voulait pas se tourmenter davantage... Ce qui arriverait arriverait... Tant pis !... Elle faisait son devoir d'épouse en secondant de son mieux, dans sa carrière, son mari... Et puis, vraiment, elle avait besoin de quelques accessoires de toilette... Tout de même une jolie femme a des droits...

Ces considérations la tourmentèrent au cours de la nuit. Elle avait un peu honte de sa duplicité; elle songeait que cette situation où elle se trouvait était exceptionnelle...

\* \* \*

Ayant bien réfléchi elle formula un chiffre : douze mille, quand M. Brétilion fut en sa présence. L'ayant dit, elle resta stupéfaite de son audace, mais l'industriel ne sourcilla pas. Il signa tout de suite un chèque, le prix des deux tableaux, le tendit à la jeune femme en la regardant dans les yeux, d'un air propitiatoire et langoureux.

Elle frémit de joie quand elle tint cette preuve de l'amour qu'avait pour elle cet homme jeune, séduisant en somme, et qui détenait ce pouvoir moderne absolu : l'argent.

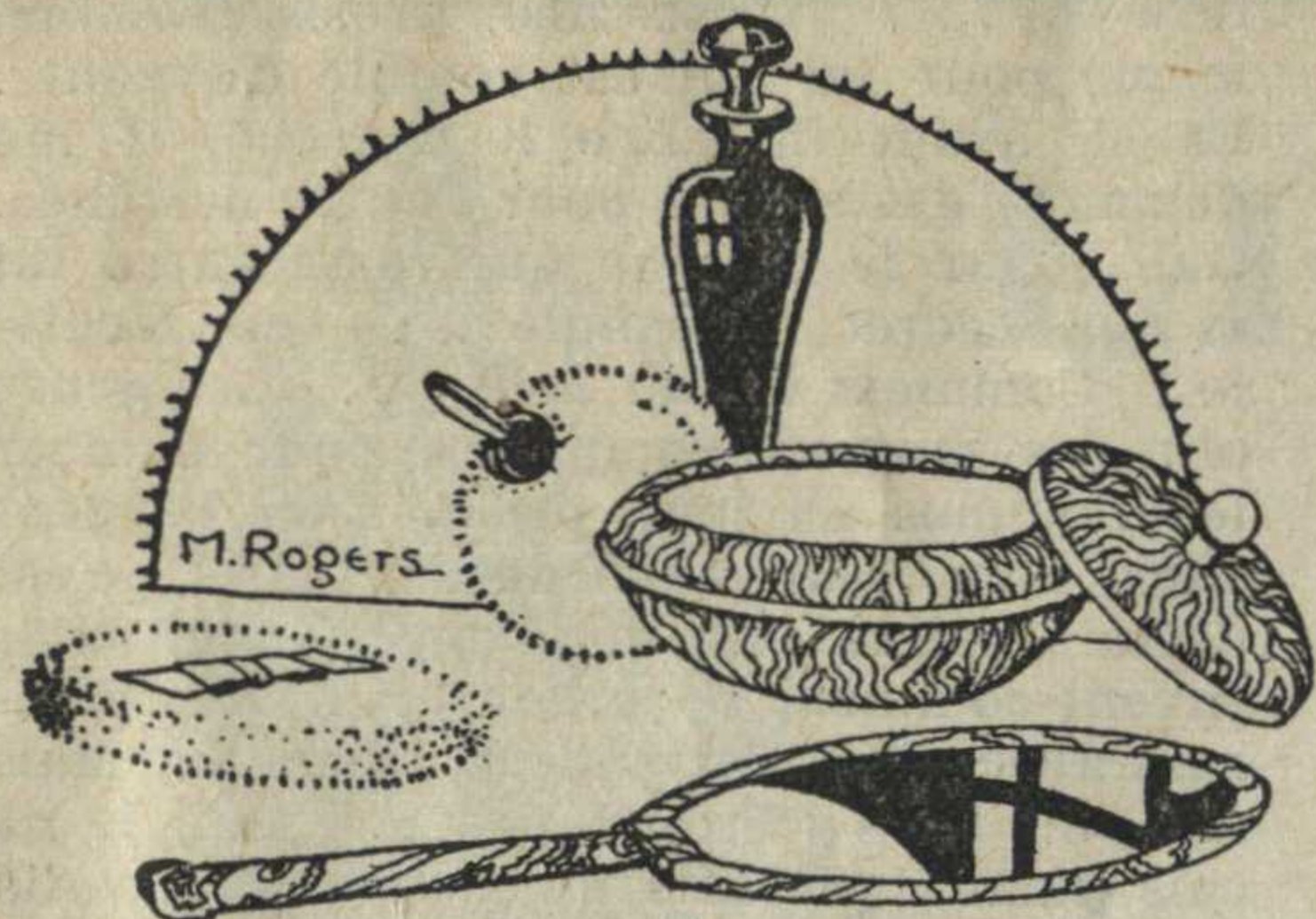
— Je vous aime, chuchota M. Brétilion, en lui tenant les deux mains — dans l'une se trouvait le chèque plié, dont le seul contact ravissait Marie-Denise. Je vous aime, vous le savez n'est-ce pas, je vous aime... C'est pour vous que j'achète ces toiles... Ce pauvre Mourtier n'a aucun talent... Mais il m'est odieux qu'une créature aussi adorable que vous manque de...

— Je ne manque de rien, Monsieur, protesta Marie-Denise, avec un air de reine outragée et si c'est pour cela...

— J'ai dit une bêtise... une maladresse... Oui... excusez-moi... L'amour que j'ai pour vous me rend stupide... Dites quand pourrais-je vous revoir lorsque votre mari sera revenu?... Vous me le ferez savoir, n'est-ce pas?... Vous ne m'oublierez pas... Je vous aime tant... Pardonnez-moi, mais vous êtes si séduisante, si... je vous aime tant !... Quand vous reverrai-je ?...

— Bientôt, je pense... Oui, bientôt... mon ami...

(Suite à la page 15)



### BEAUTE DE LA CHEVELURE Le Coloris

Il faut noter ceci : à l'encontre de toutes les teintures, le henné est un fortifiant et un régénérateur de la chevelure. Lorsqu'on ne le garde pas plus d'une demi-heure, il n'a que peu d'action sur la coloration définitive et c'est en même temps un remède souverain contre les pellicules, partant de là contre la chute des cheveux.

Après l'application, on lave soigneusement la chevelure et on la brosse à diverses reprises lorsqu'elle est sèche, car la poudre de henné se dissimule facilement dans la masse chevelue.

Un autre avantage de cette plante, c'est de favoriser l'ondulation naturelle et d'aider au maintien de la frisure artificielle.

### LES POMMADES ET LES HUILES

On doit être très circonspect dans l'emploi des pommades, des cosmétiques ou des huiles; la perte des cheveux n'est souvent pas due à autre chose qu'à l'emploi d'un ingrédient nocif.

Voici quelques recettes de pommades bienfaisantes :

- 30 grammes — moëlle de boeuf
- 10 grammes — huile muscade
- 2 grammes — essence de roses

#### On emploie aussi :

- 30 grammes — huile d'amandes amères
- 10 grammes — quinine
- 1 gramme — essence de violettes.

## La femme devant le miroir

### Secrets et recettes de beauté

#### COUTUMES ETRANGERES

Les américaines brûlent l'extrémité fine des cheveux pour éviter ce qu'on appelle : la fourche.

C'est-à-dire que, parvenu à une certaine longueur, le cheveu se divise et laisse échapper la sève.

Cette déperdition a lieu fatalement lors de la coupe des cheveux, c'est pourquoi les américaines préfèrent les brûler, car l'extrémité se rétracte, et prétendent-elles, garde la substance vitale au lieu de la laisser échapper.

D'un autre côté, nous voyons, dans certains cantons de la Suisse, des femmes avoir de magnifiques nattes flottantes sur les épaules; leur secret, disent-elles réside en la coutume qu'elles ont d'égaliser leurs cheveux à l'aide des ciseaux, dans la première nuit de chaque nouvelle lune.

En Croatie les femmes du peuple qui sont généralement douées d'une chevelure magnifique, assurent qu'elles doivent cette profusion à l'habitude de broser leurs cheveux tous les matins, pendant la saison, avec une poignée de foin fraîchement coupé.

Toutes ces recettes, si différentes, et pourtant efficaces l'une comme l'autre, prouvent abondamment qu'il en est des cheveux comme du champ de la fable, où le père de famille prétendait avoir enfoui un trésor.

Il n'avait d'autre but en faisant cette déclaration mensongère que de contraindre ses fils à bêcher profondément la



terre et à la retourner en tous sens afin de la rendre productive.

Ces divers conseils pour obtenir la beauté de la chevelure ont également un bon côté; ils indiquent l'importance que, dans tous pays, on attache à cet ornement et atteignent presque toujours leur but, en créant une préoccupation d'hygiène et de soins journaliers, qui en maintiennent la beauté.

#### LE SOIN DES MAINS

Il n'est pas de situation, si modeste soit-elle, qui puisse servir d'excuse à une femme, pour éviter de se soigner les mains.

Il est bien certain qu'une ménagère, s'occupant personnellement des soins de la maison, ne peut posséder une main aussi délicate que la femme qui se trouve dispensée de ces travaux; elle n'est cependant pas excusable si elle ne consacre pas quelques minutes par jour à l'entretien de ses ongles et à celui de ses mains.

J'ai bien dit : quelques minutes; il n'en faut pas davantage pendant la semaine; on trouvera un quart d'heure le dimanche pour se livrer à cette occupation et tous les mois, on y dédiera une demi-heure.

Il n'est pas de femme dont la vie soit assez remplie, pour qu'il lui soit impossible de distraire ces quelques minutes du temps pris par ses devoirs journaliers et elle en sera largement récompensée par le plaisir que lui donnera la vue de ses mains nettes et pures de toutes déformations.

## Accessoires de Barbiers, Coiffeurs Salons de Beauté



Fabricants du célèbre Parfum  
**ROSE DES ALPES**  
Un bouquet dans chaque goutte

### Parfumerie ALBERT BELLEFONTAINE

Téléphone: Lancaster 1108-1109

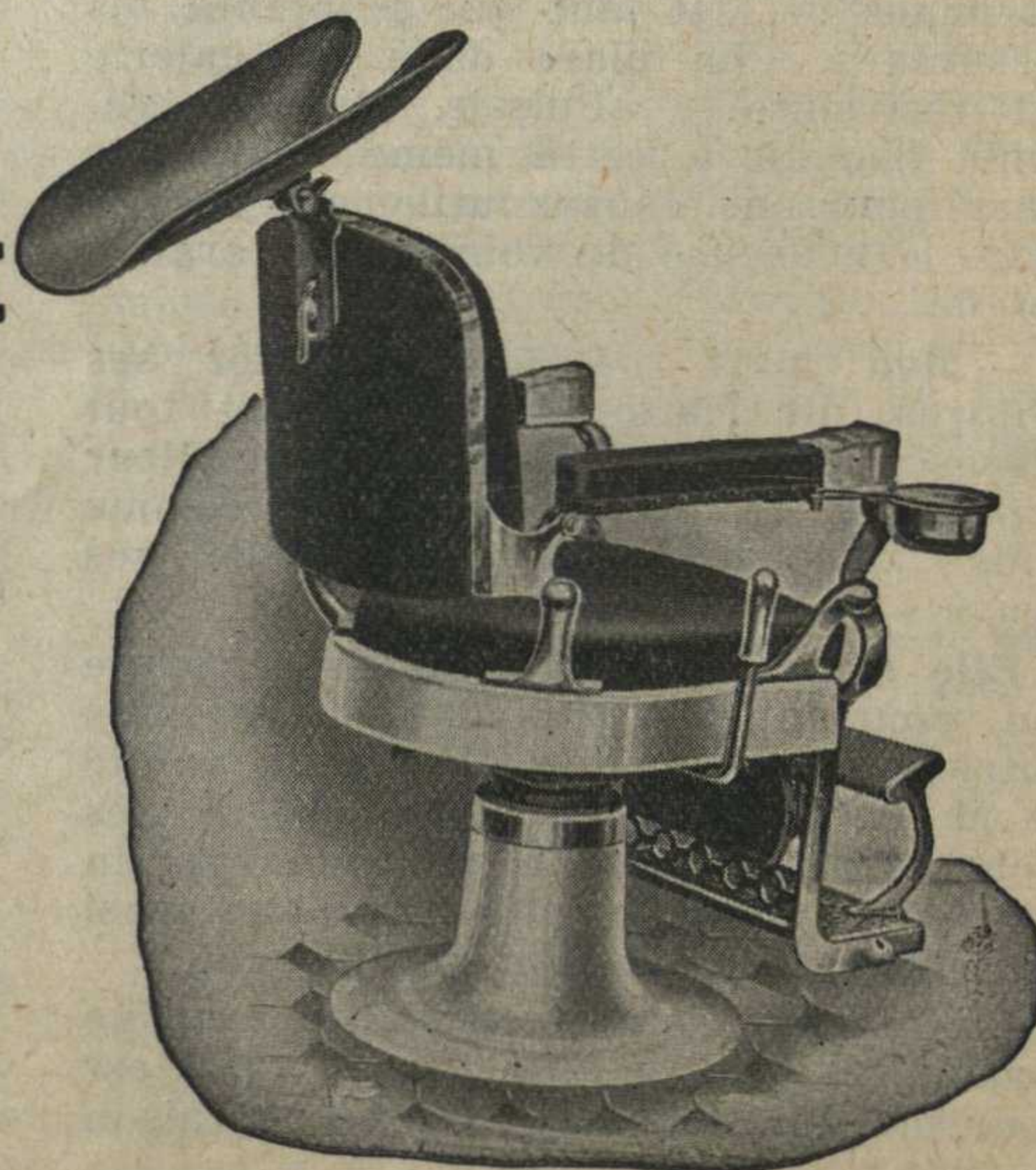
1670 St-Denis

MONTREAL

NOUVELLE CREATION

## “Je t'aime”

Le parfum que vous aimerez  
Aussi charmant que son nom



# LE TERRE-NEUVE

Par J. H. ROSNY, aîné, de l'Académie Goncourt.

Ah ça ! mais vous le soignez comme un frère ! s'écria la petite baronne de Sarreville, qui venait de surprendre Camille Seignes, dans l'isba, en train de médicamenter le vieux chien terre-neuve.

— Vous l'avez dit... comme un frère... ou du moins comme le plus ancien et le plus sûr de mes amis... Dans toute sa vie de chien, ce brave Annibal n'a pas un seul tort à se reprocher envers ses maîtres... Et puis, c'est mon sauveur... Sans lui... ah ! sans lui !...

Camille tourna ses yeux charmants vers la grande pelouse et vers les soies froissées, fripées, des dahlias et des roses d'automne...

— Oui... sans lui, ma vie était positivement perdue !

— Il vous a repêchée ? demanda la petite Sarreville.

— Mieux que ça... Annibal m'a sauvée de moi-même... il m'a assurée la vie franche, la vie fière... hors de laquelle tout ne m'eût été que nausée et détresse.

Et passant sa petite main sur la grosse tête d'Annibal, que tourmentait la fièvre :

— Ce serait un des quatre-vingt-dix-neuf contes du chanoine Schmidt, ma chère... s'il ne roulait sur un sujet proscrit dans cette anthropologie morale... Cela remonte à douze ans, presque tout juste... par un jour comme celui-ci, un jour où l'orage ne veut pas éclater, où une buée molle et chaude fond la chair et remplit l'âme de voluptés lâches.

\* \* \*

J'étais une petite épouse au moment critique... au moment où le mari montre ses défauts, et où, par surcroît, il a une crise de nostalgie... la nostalgie de la fête et des amours nomades... Pas d'enfant après quatre ans de mariage... je ne sais vraiment pour quelle cause, puisqu'il en devait venir si facilement plus tard... Souvent seule, presque délaissée, lectrice trop naïve de ces romans dits chastes, qui sont pleins de poison, de tendresse perfide, de mensonge tiède, je soupirais plus souvent qu'à mon tour. Surtout cet été de 1886 fut terrible. Jacques me lâchait à chaque moment pour des courses inquiétantes... me laissait seule, dans ce château construit par un architecte à l'imagination idyllique... Ah ! ma chère, que les fleurs me parfumaient follement ! que les pollens me racontaient d'histoires émouvantes ! quelle haleine équivoque montait, le soir,

de la pelouse, et quelle légende merveilleuse se déroulait avec les constellations héroïques : Persée, Andromède, le Cygne !...

Puis, l'occasion me frôlait, me tentait, chaque jour m'offrait ses beaux cheveux d'or. Sur l'autre colline, là-bas, au château des Freux, habitait le Jason, le Thésée, celui qui sille vers le Jardin des Hespérides ou celui qui enlève l'Ariane soupirante. Toutes ces phrases, ma belle, pour vous dire que Marcel de Vrièze rôdait autour de moi, qu'il était joli, leste, adroit, astucieux et sans scrupules.

Il avait ses grandes entrées chez nous. Jacques, avec l'aveuglement si fréquent chez les hommes sagaces, lorsqu'il s'agit de leur épouse légitime, encourageait les visites de Marcel, et Marcel venait en tout temps, que mon seigneur et maître y fût ou n'y fût point. Il me faisait une cour parfaite, j'entends merveilleusement adaptée à mon caractère et à ma candeur ! Sur les pelouses, dans les allées, ma vertu courait la poste. Marcel menait à grande allure vers un but que je n'appréhendais pas, que je croyais à une distance infinie. Les signes ne me manquaient pas, cependant, mais j'étais comme ces gens qui regardent tourner des phares au bord de la mer ou des disques sur les voies ferrées, sans connaître le sens de ces lumineux hiéroglyphes.

Un après-midi, nous nous engageâmes dans le parc. C'était, je vous l'ai dit, un jour humide et tiède, un jour où l'on respire vite et mal. L'orage était dans les nues et ne s'en dégageait point. Les fleurs avaient des parfums de fièvre ; les feuilles semblaient reverdir ; nous marchions d'un pas languide, chavirés de tendresse, imbibés du vouloir rusé des choses.

Nous parvinmes ainsi dans une clairière, et là, Marcel mit un genou en terre, baisant le bas de ma jupe, me criant son amour. J'avais encore de la force et de la vanité : il le sentit, il ne commit aucune maladresse brutale. Cette discrétion me troubla plus profondément, et lorsque nous reprîmes notre chemin, j'étais plus faible, ensorcelée, envoûtée. Nous fîmes une deuxième halte devant le bois de Guilde, auprès d'une maison de garde abandonnée. D'abord assis auprès de la fontaine, nous causâmes de choses imprécises ; lorsque nous commençâmes à parler d'amour, ce fut si lentement et si sournoisement amené que c'est à peine si je m'en aperçus tout d'abord.

Marcel fut mélancolique respectueux ; il s'attacha surtout à m'attendrir. Puis il

montra la vie incertaine et fragile, l'amour seule réalité ; il sut, d'un trait léger, souligner mon abandon. Je fus saisie d'une étrange tristesse. Ma solitude m'apparut tragique, étouffante ; elle se prolongeait dans toute mon existence future ; elle me menait, sans une joie, sans une douceur, dans la creuse vieillesse et dans la mort. J'eus une élan infini vers la vie : mon cœur palpita pour l'amour comme un prisonnier pour sa délivrance. Alors, Marcel devint plus pratique, son éloquence se fit ardente. Je perdais complètement la tête ; l'orage était dans ma chair comme dans le ciel ; mes pensées tourbillonnaient comme les grands nuages de houille et d'argent. Et l'autre, faisant sa partie d'amant en virtuose, m'entraînait sans secousse vers la perfide maison abandonnée, me faisait franchir, en me soulevant à demi, le seuil branlant... Tout soudain, sa bouche trouvait la mienne. Mon être s'écroulait ; je n'avais plus le sens d'aucune réalité, sinon celle qui me grisait de l'immense griserie amoureuse... J'étais enfin à cette heure où l'ironique hasard peut vaincre les plus fières ; ma défaite ne pouvait plus être évitée par moi-même... Mais elle pouvait être évitée par un autre ! Au moment suprême, une forme trapue bondit dans la maison du garde, une voix grondante s'éleva... et le bon Annibal, qui avait par hasard rencontré nos traces, se dressait devant nous.

A sa vue, j'eus un geste de fuite... Marcel me retint, et sans doute il pouvait triompher encore, faire chasser la bête importune, mais il me serra trop fort, il mit trop de mouvement à me retenir, si bien qu'Annibal, se persuadant qu'on me faisait quelque violence, sauta à la gorge de Marcel. Et ce fut tout juste si, en unissant les forces du jeune homme et mes caresses, nous pûmes éviter un étranglement en règle. Quand Annibal put enfin être persuadé que Vrièze ne me voulait aucun mal, il était trop tard, j'avais repris possession de moi-même — et pour jamais !

\* \* \*

De ce jour, poursuivit Mme Seignes, j'ai été à l'abri des aventures, d'abord parce que toute surprise devint impossible, ensuite parce que je me trouvai de moins en moins chagrine, et de plus en plus décidée à mener vaillamment la vie. L'année suivante, mon premier enfant vint au monde : c'est alors surtout que je connus quel dégoût j'aurais eu de moi-même si j'avais cédé à la misérable tentation. Et, peu à peu, le bonheur, dont je désespérais, vint s'asseoir à mon foyer, un bonheur clair, net, robuste, le seul bonheur, ma petite, qui vaille pour la femme, quand cette femme est plus mère qu'amante !

J. H. ROSNY, aîné.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

Dans notre prochain numéro (1er Mars)

## “L'HOMME QUI REVIENT DE LOIN”

Par GASTON LEROUX

le célèbre auteur des grands romans sensationnels : “Le Fantôme de l'Opéra”, “Le Mystère de la Chambre Jaune”, “Le Fauteuil Hanté”.

N'oubliez pas de lire ce mystérieux et captivant roman, qui vous angoissera dès la première ligne jusqu'à la dernière. Retenez d'avance un exemplaire de “LA REVUE DE MANON” chez votre marchand de journaux.

## A la femme qui travaille beaucoup, il lui faut chaque jour se faire de nouvelles forces

"Je prends chaque année des Pilules Rouges, et cela depuis quinze ans; jamais je n'ai employé d'autres remèdes; elles sont pour moi le meilleur. Avant de les connaître, je croyais ma santé à jamais épuisée, n'ayant jamais été bien forte et ayant à prendre soin d'une nombreuse famille, j'en étais venue à ne presque plus rien digérer; j'étais nerveuse et continuellement souffrante. Tantôt, c'était un cuisant mal de tête, des gaz qui m'étouffaient et surtout des douleurs dans les reins et les jambes. Je me sentais si lasse tout le temps que j'étais toujours assez découragée pour pleurer; mon caractère n'était plus le même, j'étais songeuse et triste. Je n'avais pas pris trois boîtes de Pilules Rouges qu'un heureux changement s'était produit. C'était presque une transformation. J'éprouvais une vigueur inaccoutumée, sentant courir dans mes veines un sang chaud. Les quelques boîtes que j'ai prises cette fois ont parfaitement rétabli ma santé. Je suis maintenant grasse et forte, je dors bien, j'ai bon appétit et je fais tout mon ouvrage sans éprouver de fatigue. Je les recommande à toutes les femmes malades, car les Pilules Rouges sont le remède qui ne désappointe jamais." Mme L. Nolin, Trois-Rivières, P.Q.



"Un travail pénible, bien au-dessus de mes forces, que je faisais à la manufacture, m'avait occasionné de violents maux de reins et rendue bien malade. L'odeur du chocolat que je respirais toute la journée avait délabré mon estomac, je n'avais plus d'appétit, digérais difficilement le peu de nourriture que je prenais et le mal de tête me faisait aussi beaucoup souffrir. Je parlai de mon état à un pharmacien, ami de la famille, qui me recommanda hautement les Pilules Rouges; il m'en donna d'abord une boîte et m'indiqua comment les prendre pour en retirer le plus de profit possible.

Je suivis fidèlement les conseils qui m'avaient été donnés et me procurai trois autres boîtes de Pilules Rouges, lesquelles suffirent pour me remettre sur pied. Je ne me sens plus du tout de mon mal de reins, j'ai repris appétit, ma digestion se fait bien et mes maux de tête ont complètement disparu. Je puis dire que ma santé en général s'est améliorée sous l'effet de ce puissant tonique que je n'oublierais jamais et que je recommande à toutes femmes et jeunes filles malades." Mme Art. Larochelle, 2095, rue Panet, Montréal.

Quand une femme travaille au delà de ses forces, elle ne doit pas se contenter d'un régime de vie ordinaire. Le sommeil et la nourriture de tous les jours ne lui suffisent pas. Son organisme tout entier a besoin d'être soutenu.

Pour se maintenir en état de continuer sa besogne journalière, pour refaire ses FORCES, conserver ses NERFS et empêcher des accidents de toute nature, il faut à la travailleuse qui expose tous les jours sa santé un aliment spécial qui puisse répandre dans tout son être une nourriture propre à lui faire du sang généreux. Seules les

# PILULES ROUGES

peuvent donner ce résultat.

Impossible de se traiter mieux, plus sûrement et à meilleur marché qu'avec les Pilules Rouges, aidées, au besoin, des conseils GRATUITS de nos médecins, soit par correspondance ou à leurs bureaux, 1570, rue St-Denis, de 9 heures du matin à 8 heures du soir. Exigez toujours les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine; chez les pharmaciens ou par la poste, 50 sous la boîte, trois boîtes pour \$1.25, six boîtes pour \$2.50. Compagnie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.

## Rendez la SANTE

à vos enfants. Qu'ils soient Forts, Vigoureux, pleins d'Entrain, Forts à l'Etude, aux Examens, pleins d'Entrain au Jeu. L'

## OVONOL

à base de Foie de Morue, Jaune d'oeufs, d'Iode, des Hypophosphites composés, etc., (sans alcool) a pour but de protéger les ENFANTS contre les assauts des MALADIES de la CROISSANCE.

Mères de Famille, qui aimez vos enfants, si vous voulez qu'ils soient Forts et Heureux toute leur vie, au moindre indice de MAUX de TETE, de FATIGUE, d'AMAIGRISSEMENT, s'ils sont couverts de BOUTONS, s'ils sont PLEURARDS, MOUS, PARESSEUX, CHETIFS, ARRIERES, s'ils manquent d'APPETIT, n'hésitez pas à leur faire prendre l'OVONOL, qui aura vite fait de les ramener à leur état normal. Demandez-nous notre brochure illustrée GRATUITE

### "SANTE des ENFANTS"

vous y trouverez des renseignements précieux, qui permettront que l'on cesse de dire que nos mères canadiennes ne savent pas soigner leurs enfants.

Sur réception du prix, à la demande des parents, nous expédions l'OVONOL aux enfants directement par l'entremise des Supérieurs des Collèges ou des Couvents. \$1.00 partout ou par la poste. Compagnie Chimique Franco-Américaine, Ltée, 1570, rue St-Denis, Montréal.

## Maladie de Poitrine

Les Bronchites, les Congestions Pulmonaires, etc., font mourir chaque année des milliers de malades. Bien des médicaments ont été essayés pour combattre les maladies de poitrine et enrayer leurs suites fâcheuses. Les

## CRESOBENE

médicaments d'une efficacité incontestable, de composition Balsamique et Volatile à l'état naissant, sont des plus actives dans les cas de Rhumes, Toux Rebelles, etc.

Si vous êtes Faibles de la Poitrine, vous devez vous mettre immédiatement sous leurs bons effets et nous demander tout de suite notre brochure Gratuite.

### "SANTE de s POUMONS"

Vous y trouverez comment préparer chez vous, au moyen des CRESOBENE, aussi facilement qu'une infusion de thé, un Sirop, un Gargarisme, une Lotion Dentifrice et comment en Inhaler les Vapeurs BALSAMIQUES. Vous ne pouvez traiter vos POUMONS, vos VOIES RESPIRATOIRES mieux et à meilleur marché. \$1.00 chez tous les pharmaciens ou par la poste. Standard Products Co., 1566, rue St-Denis, Montréal.

Une page sanglante de notre Histoire

# L'Insurrection du Nord-Ouest 1885

(Suite)

une récompense de \$100 à qui ramènerait, sains et saufs au camp du général, les sept prisonniers qu'on savait aux mains de Riel.

Les seuls renseignements dignes de foi qu'on n'avait reçus de Prince Albert depuis quelque temps étaient contenus dans un message apporté par Frank Hourie, le fils de l'interprète du gouvernement, un jeune brave qui s'est distingué dans cette campagne par ses actes d'audace.

au colonel Irvine. Le lundi 30, il arriva à la la Traverse de

Il partit de Humboldt le 28 mars avec un message du général au colonel Irvine. Le lundi 30, il arriva à la Traverse de Clarke où il vit que la débâcle avait commencé sur la rivière. Il essaya de traverser à la nage, se frayant un chemin à travers les bancs de glace flottante dont la rivière était pleine, mais il dut rebrousser chemin et faillit se noyer avant d'atteindre la rive. Il renouvela sa tentative le soir et cette fois il réussit. Ayant laissé son cheval sur la rive sud, il dut marcher jusqu'à Prince Albert, où il arriva le jeudi et remit ses dépêches. Il trouva le colonel Irvine réfugié en sûreté dans un fort fait de billots, ayant sous ses ordres un corps de huit cents hommes dont la moitié bien armés. Les colons du voisinage s'étaient réfugiés à Prince Albert, de sorte que, avec l'augmentation des bouches à nourrir, les vivres commençaient à s'épuiser. Ce furent ces renseignements, qui lui furent communiqués aux montagnes du Tondre, qui décidèrent le général à pousser de l'avant. En dépit de tous les efforts, cependant, il ne fut pas possible à la colonne de s'ébranler avant le 22 avril.

Dans l'intervalle, les divers corps de l'est subséquemment appelés en service étaient un à un arrivés à Winnipeg par la route au nord du lac Supérieure après avoir enduré leur part de fatigues et de misères. Le bataillon Midland arriva à Winnipeg le 14 avril et fut dirigé presque aussitôt vers qu'Appelle. Le bataillon de York-Simcoe le suivit et le 9me de Québec, sous les ordres du colonel Amyot, était envoyé en garnison à Fort McLeod et Gleichen dans le district de Calgary. Le bataillon du colonel Scot, le 91me de Winnipeg, fut envoyé à Fort qu'Appelle le 16 avril, afin d'intimider les Sauvages et les Métis de cette vallée et de protéger la ligne de communication avec le fort. Les gardes du corps du gouverneur-général et l'école de cavalerie de Québec, les premiers corps de cavalerie mobilisés arrivèrent aussi à Winnipeg, le 20 avril et avec la cavalerie de Winnipeg furent formés en brigade, forte de deux cents hommes à cheval.

On s'aperçut qu'il était presque impossible de transporter suffisamment de vivres à la Traverse de Clarke par la route des prairies et la Saskatchewan du sud étant maintenant libre de glaces, on décida de transporter la base des approvisionnements à Swift Current et d'utiliser les vapeurs pour descendre les approvisionnements par la voie de la Saskatchewan du sud et du débarquement au nord de Swift Current à la Traverse de Clarke. Le vapeur "Northcote" arriva à Saskatchewan Landing le port de Swift Current, le 14 avril et l'on se mit aussitôt en frais de l'équiper pour son voyage en bas de la rivière. Vers ce temps arrivaient à Swift Current deux mitrailleuses Gatling, commandées à la Gatling Arms Company, de New Haven, Conn., et envoyées sous la charge du lieutenant Howard, de la milice du Connecticut, qui devait se distinguer dans cette campagne.

## CHAPITRE VII.

### DERNIERE COLONNE. — MARCHE DU COLONEL OTTER.

Nous avons dit que le commandement de la dernière colonne était échu au colonel W. D. Otter à qui était assignée la tâche de dégager Battleford. C'était la première fois qu'il exerçait le commandement des troupes en activité de service et il prenait ce commandement avec le précieux avantage d'être connu et admiré par la plus grande partie de ses troupes auxquelles ils inspiraient la plus grande confiance. On verra qu'il en était digne.

Le premier mouvement en avant de cette seconde colonne eut lieu le 12 avril, de Swift Current, la station du chemin de fer du Pacifique qu'on avait choisie comme base de cette expédition. A cette date un détachement de quarante-cinq hommes de la police à cheval sous le commandement du colonel Herch-

mer s'avança à Saskatchewan Landing. Durant la courte période écoulée entre l'arrivée des troupes formant cette colonne et le premier ébranlement, on avait fait une somme énorme de travail en organisant un service de transport. Le 13 au matin, la colonne se mit en route et commença sa marche. La colonne se composait comme suit: La compagnie C, forte de 43 hommes sous les ordres du lieutenant Wadmore; la batterie B, major Short, 112 hommes avec deux canons de neuf et deux mitrailleuses à la charge du lieutenant Howard, de la milice de Connecticut, les tirailleurs d'Ottawa, capitaine Todd, 50 hommes; les Queen's Own, lieutenant-colonel Miller, 285 hommes.

Le 14 avril au soir, la colonne était arrivée au sommet d'une haute colline surplombant une plaine ondulée et accidentée, où coulaient les eaux profondes de la branche sud de la Saskatchewan dont le courant se rapprochait de la rive nord. On aperçut le vapeur "Northcote" qu'attendait les troupes et une dépêche fut reçue du général Middleton ordonnant au lieutenant Howard d'accompagner avec l'une de ses mitrailleuses Gatling le voyage du "Northcote" en bas de la rivière jusqu'à la Traverse de Clarke, pour se rallier ensuite à la première colonne. Grâce à un fort vent et à d'autres causes, il fallut trois jours pour traverser les troupes et provisions sur la rive opposée et ce n'est que le 18 qu'elles purent s'avancer du côté nord. A partir de ce moment, il n'y eut plus de retard. On avait rassemblé cent cinquante attelages et les fantassins prirent places dans des wagons afin qu'au moment de la bataille ils ne fussent pas épuisés par de longues marches. Sur un parcours de plusieurs milles, la route traversait une magnifique plaine dépouillée d'arbres et la marche ne fut marquée par aucun incident. Le soir, on formait un carré avec les wagons qu'on attachaient les uns aux autres par des cordes. On attachait les chevaux à l'intérieur du carré et l'on dressait les tentes en dehors, de sorte qu'on évitait par ce moyen tout danger que les chevaux effrayés ne prissent la fuite.

Le bois était si rare dans cette partie du pays qu'il fallait en emporter avec les autres articles indispensables, et un soir, la provision étant épuisée, les hommes durent se coucher sans feu et souffrir de froid. On envoya des wagons avec une escorte à une anse située à quelque distance en avant pour en rapporter des peupliers, qui, dans la prairie, ne croissent que sur les bords des cours d'eau.

(à suivre)

## POURQUOI, LA PROVIDENCE...

(suite de la page 3)

Elle y voltigea avec affolement, regarda en bas le foyer lumineux de la lampe puis, lentement, ailes largement ouvertes, le joli papillon descendit, descendit... sans rébellion cette fois il se laissa choir dans la fascinante flamme!

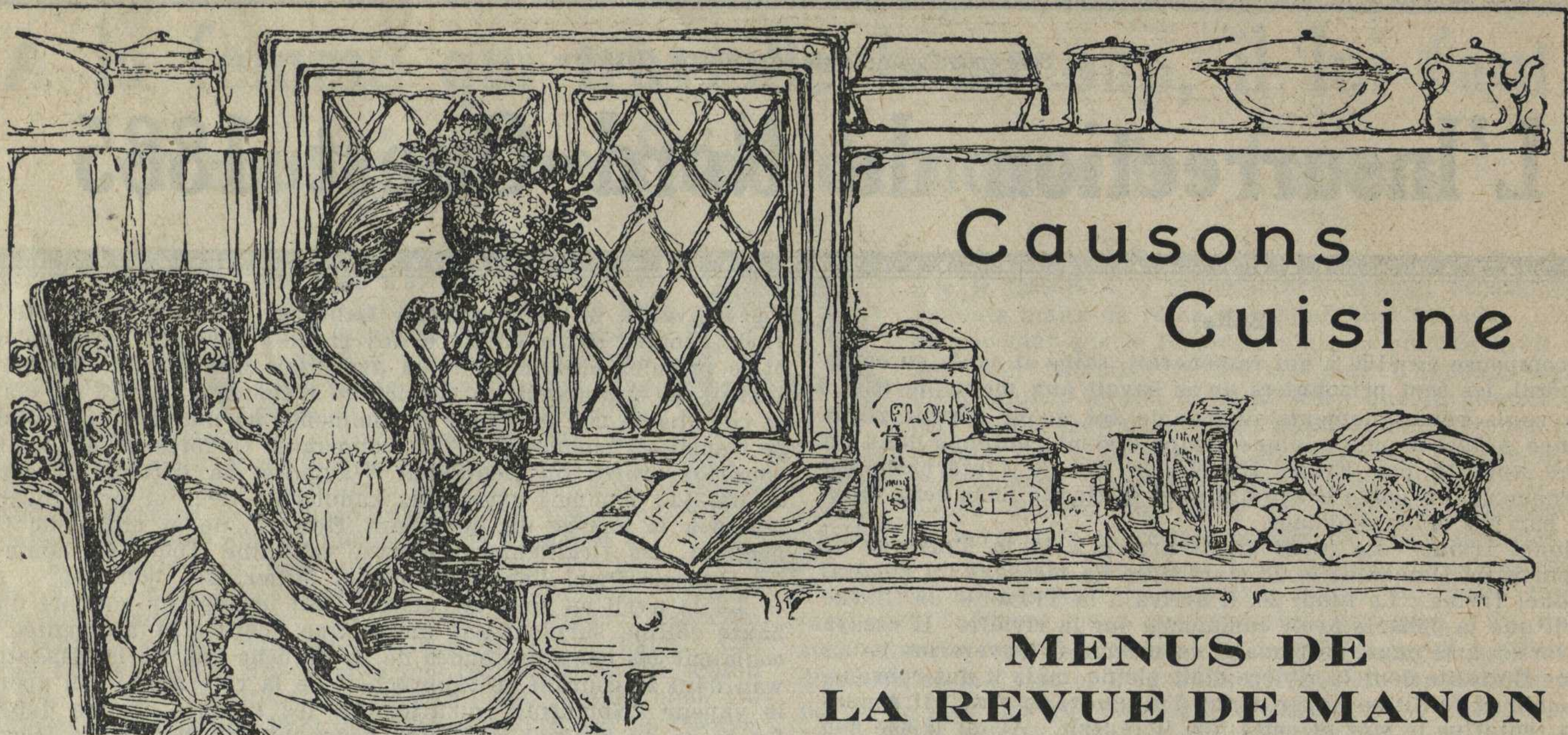
Le frêle petit corps grésilla, ses belles ailes se carbonisèrent... la flamme eut quelques palpitements... une légère fumée comme un fin voile de deuil obscurcit la cheminée et le drame fut consommé!

Pourquoi alors, ces humains qui pouvaient sauver le papillon ne l'ont-ils pas fait? Pourquoi?

Peut-être parce qu'ils n'attachaient pas assez d'importance à cette infime vie de bestiole ou peut-être sentaient-ils, obscurément, qu'ils ne devaient pas le faire...

Quoi qu'il en soit, pour moi je les compare à des dieux, regardant en silence évoluer l'être humain. Ils demeurent impassibles en apparence, mais ils savent, esprits initiés, que Dieu le veut ainsi, et que cela, plus tard, lui sera profitable. Voilà pour moi l'explication de la conduite de la Providence envers nous, et la réponse à la question angoissée et comme accusatrice du terrien...

Emma GENDRON.

**DEJEUNER**

Rillettes d'oies. Poireaux confits.  
Rizzoto à la tomate.  
Bitoques polonaises aux salsifis frits.  
Salade sans vinaigre.  
Soufflés à l'orange.

**DINER**

Potage Windsor.  
Beignets vaudois.  
Rôti de morue aux haricots.  
Salade de betterave et d'endives.  
Pommes au beurre.

**RECETTES****Rillettes d'oie (hors-d'oeuvre)**

Pour 6 livres d'oie (une vieille oie fera très bien l'affaire) avoir trois livres de chair de porc, filet ou échine et une livre de panne. Désosser soigneusement l'oie et retirer minutieusement la peau. Réduire l'oie ainsi préparée, le porc et la panne en fin hachis. Bien assaisonner; mettre le tout dans une cocotte en fonte avec un bouquet de persil. Faire cuire pendant deux heures et demie, c'est-à-dire jusqu'à parfaite cuisson en tournant sinon toujours, du moins très fréquemment. Mettre en pots de grès et laisser doucement refroidir. Se conserve très bien, surtout si l'on a soin de couler un peu de graisse de porc sur le dessus du pot.

**Rizzoto à la tomate**

Hacher un oignon et le faire revenir doucement avec du beurre jusqu'à ce qu'il soit doré; y ajouter une livre de riz et de l'eau à mesure de la cuisson afin que le riz ne se délète pas. D'autre part, préparer de la purée de tomate soit avec des tomates fraîches, soit avec de la pulpe de tomates. Ajouter du sel, du poivre, un oignon haché, un bouquet garni et une pointe de piment de Cayenne. Dans une autre casserole mettre du beurre avec une cuillerée de farine, lier avec une cuiller de bois et y incorporer la purée de tomates. Servir séparément le riz et la purée de tomates, chacun se servant à sa guise de l'un et de l'autre.

**Bitoques polonaises aux salsifis frits**

Hacher une livre de tranche de boeuf ou de gîte de boeuf. Hacher à part une tête d'ail et deux oignons moyens. Ajouter moitié mie de pain trempée dans du lait et écrasée, un oeuf battu, sel et poivre. Former avec ce hachis des croquettes plates en forme de côtelettes, dorer au jaune d'oeuf après les avoir enveloppées de farine et faire frire à la poêle. D'autre part, faire un roux mouillé de bouillon ou de vin blanc, assaisonner et mettre à cuire dans cette sauce des champignons secs préalablement trempés pendant une heure à l'eau tiède. Servir en disposant les bitoques en couronne sur un plat, verser la sauce aux champignons au milieu et servir en même temps un plat de salsifis frits.

**Poireaux confits (hors-d'oeuvre)**

Choisir de beaux poireaux gros et blancs; les blanchir à l'eau bouillante salée après en avoir juste retiré la partie verte. Bien les égoutter; les coucher entiers dans un ravier, les uns à côté des autres. Les assaisonner d'un peu d'huile, vinaigre, poivre et sel et les laisser mariner jusqu'au lendemain ou au surlendemain. Au moment du déjeuner, verser dessus, sans les déranger, une sauce mayonnaise ou une sauce à la moutarde. Excellent.

**Salade sans vinaigre**

Délayer le sel et le poivre avec trois cuillerées à bouche de très bonne huile d'olive; ajouter des fines herbes hachées et des câpres, le jus d'un citron, un grand verre de vin blanc et, si l'on en peut disposer: une petite cuillerée à café d'absinthe.

**Rôti de morue aux haricots**

Prendre un beau filet de morue, le faire dessaler, puis le couvrir de bardes de lard. Le mettre au four. Arroser ce rôti avec quelques cuillerées d'eau mises au fond du plat. Lorsqu'il est cuit, le servir sur un plat de haricots blancs dans lesquels on aura laissé une petite partie de leur bouillon de cuisson. En mettant à cuire les haricots il ne faudra pas oublier de saler l'eau.

**Soufflés à l'orange**

Préparer avec une pinte de lait et de la farine de froment tamisée, quatre cuillerées à bouche pour une pinte, une bouillie sans grumeaux et bien sucrée; quand elle est cuite, y râper et mélanger deux zestes d'oranges, puis y incorporer trois jaunes d'oeufs et trois blancs battus en neige. Répartir cette préparation dans de petites caisses à soufflés en porcelaine pendant vingt minutes, servir de suite. Il ne faut remplir les caissettes qu'aux trois quarts et l'on compte une ou deux caissettes par personne. Il est essentiel de bien sucrer la bouillie.

**Potage Fermière.**

Dans un bouillon de haricots, jeter une poignée de persil préalablement revenue dans du beurre puis une cuillère à dessert de riz par personne. Quand le riz est cuit verser dans la soupière sur du cerfeuil haché. On peut remplacer le riz par de petits croûtons frits dans le beurre.

**Rable de lièvre à la crème**

Enveloppez les pattes du râble avec du papier graissé afin d'éviter les brûlures puis mettez le gibier au four avec l'assaisonnement habituel et laissez cuire pendant une heure et demie environ. Arrosez souvent pendant la cuisson et, une demi-heure avant de servir, ajoutez au jus une demi-tasse à café de crème aigre. Dressez le râble sur un plat avec un entourage de petites pommes de terre rondes frites et servez la sauce à part dans la saucière. Le râble sera plus tendre, plus savoureux si, après l'avoir piqué de fins lardons, vous le mettez à macérer un jour dans l'huile d'olive avant de procéder à sa cuisson.

**Boeuf rôti**

Préparez votre viande en étendant un peu de farine et assaisonnez de sel et de poivre, mettez au feu et arrosez fréquemment pendant la cuisson; laissez cuire un quart d'heure pour chaque livre de viande si vous l'aimez saignante, et plus longtemps, si vous l'aimez bien cuite. Servez avec une sauce provenant du jus recueilli dans le chaudron; ajoutez-y une cuillerée à table de sauce Harver ou Worcestershire; et une cuillerée à table de sauce aux tomates (cat-sup).

TANTE JEANNE.



## Pour Chasser le Spleen



### UNE FAMEUSE PELLE

Monsieur Fatourle demeurait à deux kilomètres de Mondragon, sur la route d'Orange, tout juste en face de la chapelle de Saint-Loup.

Une superbe propriété, abritée du mistral par un immense rideau de peupliers, et narguant les canicules à l'ombre de ses micocouliers géants.

M. Fatourle eût été certainement l'homme le plus heureux de tout le Comtat, s'il eût pu trouver un mari pour sa fille Mariette que, dans l'intimité, on appelait plus familièrement Miette.

Ce n'était point chose facile !

Non point que Miette fût laide, contrefaite, ou d'un caractère impossible ! Miette était jolie comme une brave fille de Provence qu'elle était, et, pour le caractère, c'était un vrai mouton. Mais elle aurait cent mille francs le jour de la noce et son père ne voulait pas la donner au premier venu. Or, comme le bon M. Fatourle vivait en sauvage dans sa propriété, qu'il ne voyait jamais personne, les épouseurs, ignorant qu'en face de la chapelle de Saint-Loup gisait une si belle héritière, ne se présentaient point, et Miette restait fille.

Mais voici que cette situation allait prendre fin.

Une amie de la famille, Mme Goudoulive, laquelle demeurait en Avignon, venait d'écrire qu'elle avait enfin découvert l'oiseau rare destiné à faire le bonheur de Miette, et cet oiseau rare n'était autre que son propre neveu, le fringant Thémistocle Goudoulive, dont l'éloge suivait en six pages d'écriture serrée. D'ailleurs, on jugerait *de visu* ! Thémistocle Goudoulive passerait le lendemain devant la chapelle de Saint-Loup, à bicyclette, et là, afin de n'avoir l'air de rien, simulerait un accident à sa machine et viendrait demander l'hospitalité à M. Fatourle, qui pourrait le juger sans que cela l'engageât en rien !

Bien entendu, le bon M. Fatourle, se hâta de mettre Miette au courant de ce qui se passait, lui enjoignant d'avoir à faire un bout de toilette, et, le lendemain matin, dès la première heure, chacun attendit sous les armes !

Il était bien onze heures et demi, quand un cri retentit sur la route.

— C'est lui, fit M. Fatourle. Il simule l'accident de machine ! Précipitons-nous, mais n'ayons l'air de rien !

Et l'on se précipita !

Hélas ! ce n'était pas un accident de machine, mais bien un bel accident de personne ! Sur la route, juste en face de la chapelle de Saint-Loup, un cycliste était étendu sans vie sur le rebord du chemin.

Il ne pouvait y avoir l'ombre d'un doute ! Ce ne pouvait être que Thémistocle, le fringant neveu de Mme Goudoulive ! Seulement il devait mal avoir cal-

culé la portée de son accident, et il s'était tué, pechère !

On le transporta à la maison, et, par acquit de conscience, on fit venir un médecin.

L'homme de l'art hocha la tête :

— Il n'est pas mort, mais il n'en vaut guère mieux ! Enfin, on va faire l'impossible ! En tous les cas, s'il revenait à lui, veillez bien à ce qu'il ne parle pas ! Le moindre effort cérébral le tuerait ! Et, surtout, pas d'émotion !

Pas d'émotion ! Et M. Fatourle qui se préparait à télégraphier à Mme Goudoulive ! Il valait mieux ne rien dire du tout, ou, du moins, attendre la dernière extrémité.

Le malade demeura trois jours dans le coma, et, le quatrième, ouvrant les yeux, il voulut dire :

— Où suis-je ?

Mais on lui ferma la bouche :

— Chut ! Vous êtes blessé ! Ne parlez pas ! Le docteur le défend.

Force lui fut d'obéir.

De longs jours se passèrent ainsi, durant lesquels on le dorlota véritablement comme un enfant de la maison.

Peu à peu, il se rétablit, la parole lui fut rendue, et, ce jour-là, il voulut tout d'abord remercier son hôte et généreux garde-malade.

— C'est bon ! C'est bon, mon gendre, fit M. Fatourle, ne vous eût-il pas fallu mettre à l'hôpital ?

L'autre sursauta :

— Votre gendre ! Comment pourrais-je l'être ?

— Mais en épousant Miette !

— En épousant Miette ?

— Voyons ! L'accident vous aurait-il fait perdre la mémoire ? Souvenez-vous que Mme Goudoulive, votre tante, vous a recommandé de passer par ici, de feindre un accident devant la chapelle de Saint-Loup, et ce, afin de pouvoir épouser ma fille Miette !

— Mais il y a maldonne, cria l'autre. Je ne suis pas le neveu de Mme Goudoulive ! Je ne viens pas épouser votre fille ! Je n'ai pas feint, malheureusement, de ramasser une pelle ! Je m'appelle Gaston des Cigalières et je voyage pour mon agrément, si j'ose m'exprimer ainsi, après ce qui m'est advenu !

M. Fatourle fut consterné.

— Ma foi, fit-il enfin, j'avoue que nos soins ne s'adressaient pas à vous ! Mais qu'importe ! On ne vous aurait pas laissé à la rue, n'est-ce pas ? Bien que vous ne soyez pas celui que nous attendions, vous resterez ici jusqu'à complète guérison !

Mais, en lui-même, M. Fatourle pensait :

— Et l'autre, alors, qu'est-il devenu ? Voilà plus d'une semaine qu'il devrait être là !

Une lettre de Mme Goudoulive vint lui expliquer la chose :

Son gremlin de neveu n'avait pas encore quitté Avignon : le lendemain, elle l'amènerait elle-même !

La situation était embarrassante : il était temps d'avertir Miette de l'erreur.

M. Fatourle fit comparoir sa fille, par devers lui, et lui dit :

— Miette, je ne sais ce que tu penses du jeune homme que nous abritons depuis huit jours sous notre toit ? Si je me suis trompé sur son compte, je suis persuadé que ton cœur y a vu clair !

— Mais, papa...

— Je suis persuadé que ton cœur t'a dit : Ce jeune homme n'est pas celui que j'attends !

— Mais non, papa, dit Miette. Mon cœur ne m'a pas dit cela !

— Comment ? rugit M. Fatourle. L'aimerais-tu ?

— Mais il me semble que oui.

— Tout est perdu ! clama le pauvre père, en s'arrachant une poignée de cheveux.

Et, à grands renforts de gestes, il lui expliqua comme quoi son fiancé, le vrai, arriverait le lendemain ; que le jeune homme malade s'appelait des Cigalières et non Goudoulive, et qu'au surplus il n'avait pas du tout, mais pas du tout l'intention de l'épouser !

Miette ne voulut pas en entendre davantage ; elle se sauva dans sa chambre, où de longues heures elle sanglota.

Ah ! ce fut une belle scène, le lendemain, quand, vers les onze heures, une voiture s'arrêta devant la porte, déposant Mme Goudoulive et son neveu !

L'explication fut pénible !

— Que voulez-vous, madame ! disait le bon M. Fatourle. Ce que femme veut... Mais pourquoi diable votre neveu n'arrive-t-il pas au jour annoncé ?

Dix minutes après, sans même avoir pris la peine de se rafraîchir, Mme Goudoulive retournait en Avignon, furieuse !

Mais ce n'était pas tout ! Maintenant que le mariage était rompu, des Cigalières voudrait-il épouser Miette ?

Le bon M. Fatourle n'y alla pas par quatre chemins.

— Voilà la situation, fit-il à son hôte et malade. Vous venez, sans le vouloir, de rompre le mariage de ma fille ! Vous prenant pour le fiancé annoncé, elle s'est mise à vous aimer comme une petite bécasse qu'elle est ! Elle refuse l'autre ! Oui ou non ? Voulez-vous l'épouser ?

Des Cigalières réfléchit trois minutes environ, qui parurent un siècle au bon M. Fatourle.

Enfin, il dit :

— Monsieur Fatourle, j'ai vingt-huit ans et trente mille francs de rente ! Je suis orphelin et libre de mes actes ! J'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille !

Et c'est ainsi que, à la suite d'une pelle malheureuse qui faillit lui coûter la vie, le vicomte Gaston de Cigalières épousa Mlle Mariette Fatourle !

Ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Rodolphe BRINGER.



## CAUSERIE MÉDICALE

Les retards de formation chez la jeune fille  
par le Dr E. Monin



Les mères savent toutes que cette période critique de la formation réclame une surveillance attentive. C'est à la puberté que s'installe la chlorose, ou mal virginal, qui empoisonne souvent, pour toute l'existence, la santé de la femme. Or, la chlorose est toujours liée à des perturbations dans les fonctions utérines, qui dominant, de si haut, toute la pathologie du sexe faible.

Dans la chlorose, la fluidité du liquide sanguin se trouve augmentée, et ses globules rouges, qui confèrent à notre "chair coulante" ses vertus régénératrices, apparaissent frappés de déchéance dans leur nombre, leur volume, leurs qualités chimiques. Le teint de la chlorotique devient jaune-verdâtre; ses muqueuses, décolorées, revêtent une apparence cireuse. Les yeux sont ternes et cernés; l'expression du visage est languide et bouffie. La moindre fatigue physique, la plus légère émotion morale développent des battements de coeur violents et précipités. Ces battements se transmettent, parfois, aux artères du cou, ce qui nous rend compte de ces troubles vaso-moteurs étranges, alternatives de rougeur vive et de pâleur mate, etc.

Les symptômes de la chlorose sont d'autant plus accentués que l'orage du sang a, chez la fillette, subi plus de retard. Or, il faut bien dire que notre vie moderne et ce régime idiot de claustration scolaire et de surmenage intellectuel (imposé à de futures mères de famille par notre barbarie éclairée à l'électricité) sont peu faits pour hâter l'installation de la crise formatrice, exonération naturelle et facile, lorsque l'éducation bien comprise se rapproche de la nature et de l'hygiène vraie!

Cependant, l'époque escomptée n'arrive point; mais l'appétit se perd, l'estomac se pervertit, les digestions sont mauvaises; le sommeil lui-même est troublé. Les crampes d'estomac et la constipation sont presque constantes: la jeune fille a des étourdissements, des vertiges, des syncopes: elle se plaint d'un mal de tête permanent, avec bluettes devant les yeux et bruissements dans les oreilles. Elle accuse aussi des points intercostaux névralgiques, accompagnés de toux sèche et d'oppression, symptômes fréquemment confondus avec le début de la phtisie. Ce tableau morbide s'accroît et se noircit, insidieusement, si un traitement approprié n'arrive à dénouer la crise formatrice.

Contre l'état mélancolique lié à la menstruation, j'ai souvent prescrit, avec succès, le matin, trois milligrammes d'arséniate d'antimoine; le soir, un gramme de bromure de potassium avec dix gouttes de teinture de cannabis, dans du sirop de safran.

C'est de douze à dix-sept ans, dans nos climats, à quatorze ans, en moyenne, que s'opère (ainsi que je l'ai déjà dit) la formation de la jeune fille. Chez les sujets bien portants, elle survient sans douleur, et même fréquemment, à l'improviste. Chez les affaiblies, elle s'accompagne de coliques spéciales, avec douleurs lancinantes dans les reins et le bas-ventre, gonflement pénible des seins,

chaleurs dans les membres inférieurs, etc. Ce cortège de souffrances réapparaît à chaque époque, plus ou moins régulièrement; lorsque les symptômes sont assez marqués pour nécessiter le repos, on leur donne le nom de "dysménorrhée" (règles difficiles). L'"aménorrhée" est l'absence totale de flux menstruel; elle est fréquente chez les jeunes filles obèses, chez les tuberculeuses. Elle reconnaît, parfois aussi, certaines anomalies locales, qu'il faut trancher chirurgicalement. Disons, en passant, que la quantité normale des règles chez la femme, ne doit pas dépasser 120 grammes pour toute la période menstruelle.

Fréquemment, chez les jeunes filles pubères, on observe, chaque mois, des troubles oculaires, des éruptions herpétiques, des inflammations de la gorge. Toutes les chanteuses savent combien la voix perd de sa force et de son timbre à certaines époques.

Il n'est pas rare, vous le savez, de voir les fonctions basses retentir sur les fonctions les plus élevées! Aussi la crise pubérale est-elle féconde en troubles psychiques. On constate surtout: l'agitation, la loquacité, les visions partielles hallucinantes; plus fréquemment encore, la migraine, les bizarreries de caractère, la tendance à la contradiction et aux querelles, l'exaltation sentimentale, l'érotomanie, la jalousie. Même chez les mieux portantes, existe toujours un état visible de dépression mélancolique, d'aspect timoré, d'irritabilité nerveuse avec inertie de la volonté et hébétude peu ordinaire.

C'est à la puberté que la femme se trouve surtout prédisposée aux éruptions acnéiques, qui guérissent si aisément par la cure de la constipation et de la dysménorrhée. C'est alors, aussi, que la taille se dévie et prend des attitudes vicieuses, par un défaut d'harmonie dans l'activité de la force musculaire. Il importe, dès le début, d'appeler à l'aide l'orthopédie et la gymnastique, afin de triompher de ces déviations de la taille, qui entraîneront, bientôt, des vices de conformation du bassin, gros de dangers sérieux pour une maternité ultérieure! Disons enfin qu'une puberté indécise ou retardée est également susceptible d'engendrer le goître: j'en possède, par devers moi, trois observations, recueillies en dix-huit années de pratique...

Il importe d'éviter à la jeune fille tout ce qui peut exalter sa sensibilité et débilitier son corps; d'annihiler, par une éducation bien comprise, la surexcitation nerveuse; de combattre, enfin, de bonne heure, la constipation et les caprices de l'estomac. On lui épargnera, le plus possible, l'absurde course aux brevets, de même que les fatigues mondaines et le surmenage de plaisirs, plus mauvais encore que celui des études. Le mieux est, pour la chlorotique, de fuir les villes pour la campagne, la montagne ou la mer. J'ai remarqué que, souvent, un changement de climat, du nord au midi, précipite l'échéance naturelle du "nisus formativus". Parmi les exercices physiques, je recommanderai surtout l'équitation et le jardinage: mais il faut bien savoir que certaines fillettes ont besoin, au con-

traire, d'un repos complet pléaleable, avec alimentation tonique et fortifiante (viande crue et lait), escortée de toute la gamme des remèdes reconstituants: amers, martiaux, iode, phosphore, etc...

Les médicaments capables d'influencer directement la fonction utérine sont classiques: chacun connaît le safran, l'apiol des Drs Joret et Homolle, la tisane d'armoise, le grog au gin des Anglais, etc... Il est aussi d'autres remèdes nouveaux, que nous pouvons signaler ici. Le viburnum (10 à 20 gouttes en teinture) arrête les contractions utérines douloureuses: c'est un excellent sédatif de la dysménorrhée, auquel j'ajoute habituellement le piscidia (mêmes doses), antinévrilgique et calmant des tranchées. Je recommande vivement aussi les frictions chaudes d'alcool camphré, sur les reins et sur le ventre. En cas d'hémorragie trop forte, c'est l'hydrastis que m'a rendu le plus de services. Les bromures et la valériane calmeront le système nerveux exalté.

Ne craignez pas l'emploi de ces agents à l'époque mensuelle. Il n'y a que les bains et lotions froides qui sont à redouter: les émotions et l'impression du froid sont, en effet, les seuls agents perturbateurs de la fonction. Toutefois, pour ne pas avoir à heurter certains préjugés vivaces, capables d'impressionner déplorablement les malades timorées, on fera sagement d'éviter l'inauguration d'un traitement quelconque pendant la période cataméniale.

### La femme dans le mariage

L'âge fixé par la loi pour l'aptitude à contracter mariage est de quinze ans pour la femme française. C'est beaucoup trop jeune. Avant l'âge de vingt et un ans, le développement physique, qui ne s'achève guère qu'à vingt-cinq, est notoirement insuffisant. Il y a défaut de cette puissance assimilatrice, "animalisante" en quelque sorte, d'où résulte l'équilibre de la nutrition. La crase du sang et des humeurs possède, à cet âge tendre, des tendances marquées à la dépravation facile.

Il est évident que la condition physiologique indispensable, à la femme comme à l'homme, pour contracter mariage, réside dans une bonne constitution. Les fonctions digestives et d'absorption doivent s'exécuter avec plénitude; la cage thoracique et les poumons doivent être bien conformés, le coeur bien réglé et peu irritable. L'organisme ne doit pas présenter de point faible ou de moindre résistance. Le tempérament doit être capable, à un moment donné, de contrebalancer les causes de débilité et de maladie. Bien que la sagesse des nations déclare qu'on pot fêlé dure parfois plus qu'un neuf, il est certain que les avantages d'une constitution débile (si avantages il y a réellement) n'éclatent guère dans le mariage. Enfin, une condition indispensable à la femme pour remplir le but que la nature lui assigne par l'union conjugale, c'est de présenter une force génératrice dûment développée: "sani est venerem appetere" (Gregory).

Dr E. MONIN.

# L'ETRANGE SACRIFICE

Conte inédit par Jane SANDELION

Elle ne vivait que pour cette petite soeur infirme et malade, qu'elle adorait et qui lui rendait sa tendresse avec une passion jalouse. Dactylographe dans une étude de notaire, chaque soir la ramenait auprès de l'enfant qui, le plus souvent allongée sur la chaise longue, trompait sa solitude avec de menus ouvrages, légers à ses doigts fragiles, avec des journaux, des livres, et vivait la pensée fixée sur cette aînée chérie, sur l'heure de son retour. Son visage trop grave alors s'épanouissait, riait de toutes ses fossettes; elle tendait ses bras jaloux :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui, ma grande?

Et blottie contre la maternelle épaule, elle se faisait conter par le menu les moindres incidents de la journée. Marthe n'avait pas d'autre confidente et n'en eût pu trouver de meilleure que cette petite fille, approfondie par l'isolement, la souffrance et l'amour. Seule, sa douloureuse jalousie était inquiétante. Le mot le plus innocent parfois lui faisait quitter le giron de l'aînée et se détourner avec une moue de tristesse boudeuse. Marthe s'en affolait, sans comprendre d'abord, et finissait par découvrir dans la banalité du propos un motif ténu d'inquiétude.

— Petite folle, disait-elle, en caressant le tendre front, et se promettant de se surveiller mieux, de filtrer ses nouvelles. Chose bien difficile, car, d'autre part, la petite exigeait qu'on lui dit tout, la moindre réticence l'eût alarmée davantage, et puis, elle était d'une clairvoyance pénétrante et elle eût tout deviné dans le regard de sa soeur.

D'ailleurs, Marthe n'avait rien à cacher. Cette grande fille grave menait sa vie droite et claire, hors de toute intrigue, partagée entre le travail et la petite soeur-enfant, les menus plaisirs qu'elles prenaient ensemble. Elle ne désirait et ne rêvait rien au delà... Son extérieur insignifiant, son détachement d'elle-même, sa sagesse peinte sur ses traits écartaient d'elle toute approche amoureuse. Elle les eût éloignées, s'étant vouée au célibat pour le bonheur de sa cadette. Mais un jour...

Ce soir-là, elle eut une légère, une imperceptible hésitation devant l'interrogation coutumière, puis elle passa outre et dit bravement, avec un enjouement extrême :

— Aujourd'hui, un événement ! Il est arrivé un nouveau clerc... Depuis le temps qu'on attendait un remplaçant pour M. Duzier !

— Ah ! jeta Odette, d'une voix brusque. Et Comment est-il ?

— Il est beau...

Marthe se demanda avec épouvante si c'était bien elle qui venait d'articuler ces trois mots. Elle l'avait fait simplement, mais sans surveiller son intonation qui lui parut avoir pris une douceur grave, profonde. Elle eut peur du silence qui suivit, de l'ombre qui envahissait le bleu regard d'Odette, de sa bouche qui semblait meurtrie. Elle connaissait bien cette transformation soudaine du cher visage, elle eut envie de le prendre dans ses mains et de le baiser au front. Mais cela avait alors un air de rassurer, et mieux valait, tant qu'Odette ne dirait rien, paraître ignorer

qu'une angoisse naissait dans ce petit coeur, d'une phrase si simple...

Odette ne dit plus rien. Ce ne fut qu'au moment du coucher que, brusquement, et cachant sa honte de questionner dans le baiser d'adieu, elle demanda :

— Est-ce qu'il est jeune, dis, ton clerc ?

Marthe, ici n'hésita pas. Vieillir le personnage, c'était mentir et Odette, qui pouvait tôt ou tard être exactement renseignée, ne le lui eût pas pardonné. Et d'ailleurs, elle sentit que sa franchise allait la servir, et tout pacifier :

— Mon clerc ! Es-tu enfant ! Mais oui, très jeune, beaucoup plus jeune que moi...

Elle insista :

— Presque un baby comme toi !

Et cela avec un grand rire si bon, si maternel, que la petite, se laissant border, se sentit toute rassurée. Car les fillettes de seize ans, qui ne sauraient aimer leurs cadets, croient naïvement que ces questions d'âge sont de même importance pour tout le monde... Allons, sa soeur ne risquait pas d'aimer un homme plus jeune qu'elle, non, non, Odette dormit en paix.

"Presque un baby..." Et pendant ce temps, Marthe se mettait à chérir ce baby... Il avait vingt-cinq ans, elle trente-deux. Elle était à l'âge douloureux et suprême pour qui n'a pas aimé. Le coeur, l'être tout entier qui ne s'est pas épanoui s'accorde, enfin, pour peu que l'occasion lui en soit donnée, une permission enivrante. Marthe, qui connaissait l'amitié la plus ineffable, la plus sûre, qui était pleine de son dévouement maternel, se jetait dans la passion, qui fait mal, avec aveuglement, avec délire. Cette personne grave, ponctuelle, irréprochable, aimait ce presque adolescent qui ensoleillait et scandalisait l'étude de ses fantaisies d'enfant terrible. Envoutée, elle ne s'avouait pas que souvent il choquait en elle quelque chose, ses fibres les plus délicates... Amoureuse éperdue, rien ne faisait douter sa foi, rien ne lui diminuait son dieu. "Il est beau..." Pour obtenir un de ses sourires d'archange, elle eût fait des bassesses.

Le soir, elle étreignait sa petite soeur avec une tendresse plus violente, comme pour rafraîchir son coeur brûlant à cette source pure. Et Odette fut prompt à discerner tant de trouble, après quelques jours confiants. Elle retrouvait le limpide regard de son aînée, oui; mais qu'était, tout au fond, cette goutte d'eau trouble, cette opacité secrète qui se dérobaît à son étincelant soudage? Il y avait, au coeur de ce regard, quelque chose qui se refusait, se fermait, disait :

— Tout — mais pas cela...

Et Odette, par une sorte de pudeur, n'osa pas une fois dire :

— Tu me caches quelque chose...

Elle se mit à souffrir en silence, se tortura : Je ne suis plus la seule aimée de ma soeur... Elle savait bien que Marthe ne la quitterait jamais, mais qu'elle aimât en dehors d'elle, suffisait à ravager ce petit coeur farouche. "J'aime mieux mourir..." Elle n'ignorait rien. Celui que sa soeur aimait, c'était cet homme qu'elle avait redouté le premier jour.

(suite à la page 20)

## LES DUPES

(Suite de la page 7)

Marie-Denise dit ces mots à mi-voix, eut un rire léger et tendre, un long regard appuyé, caressant, et abandonna ses deux mains aux mains qui emplétaient amoureusement sur les bras, M. Brétillon partit plein d'espoir dans une prochaine rencontre, qui couronnerait ses vœux.

"Comme c'est facile, se dit ensuite la jeune femme, lorsqu'elle se trouva seule... Pourvu qu'Antoine ne prenne pas l'alarme... ne croit pas sa vanité d'homme en jeu... Il est si naïf, si direct..."

\* \* \*

Antoine Mourtier rentra le soir même. Sa mère allait mieux. Marie-Denise lui rendit compte, avec une habile discrétion, des visites de M. Brétillon... Elle éprouvait une assez vive inquiétude, mais son mari à l'entendre s'épanouit. Il regarda et palpa le chèque avec une allégresse sans mélange.

— Je savais bien que je m'imposerais, dit-il, avec une fierté contenue mais évidente, à Marie-Denise. Au fond, avec l'air de jouer au mécène, il fait une très bonne affaire, ce vieux Brétillon... Ce n'est pas un naïf : s'il m'achète à ce prix-là, c'est qu'il sait bien que je vais avoir la cote et que dans un an ou deux, il me revendra pour une somme triple... Tu sais, ma petite, tu ne lui as pas demandé assez cher... Douze mille... peuh!... Il en aurait donné vingt... Le bourgeois estampe toujours l'artiste... Enfin, je te pardonne, tu es d'une naïveté charmante... Il en a profité... Ça va...

Silencieuse, crispée, Marie-Denise regardait ce mari qui avait, devant l'événement inespéré, une réaction si décevante dans sa vanité crêdule. "Ah ! mais non, ah ! mais non, songeait-elle. Ce n'est pas moi qui suis naïve : C'est lui qui est naïf... lui qui a cru qu'il achetait non ses tableaux, mais moi, qu'il n'aura jamais; c'est toi aussi qui crois que Brétillon a payé 12,000 francs tes croûtes invendables... Je vous ai dupés... Oui, tous les deux, je vous ai dupés, si facilement... si facilement..."

— A quoi penses-tu ? demanda tout à coup Antoine.

Elle ne répondit rien. Elle sourit, d'un sourire un peu ambigu, un peu triste.

— Tout de même, je suis bien content. Je m'affirme, conclut Antoine Mourtier, avec un orgueil d'artiste qui se voit apprécié.

Frédéric BOUTET.

o

## HYGIENE ALIMENTAIRE

La pomme contient un plus grand pourcentage de phosphore que tous nos autres fruits. C'est pour cette raison qu'elle constitue une des nourritures les plus saines, pour la bonne raison que le phosphore est essentiel au renouvellement des forces du cerveau et de l'épine dorsale.

Beaucoup ignorent que le sel est aussi nécessaire à notre constitution, que le sucre à notre palais. On devrait en manger fréquemment; ce qu'il y en a dans notre nourriture quotidienne, n'est pas suffisante. Beaucoup d'animaux font de grandes distances pour obtenir une nourriture plus saline. Ceci démontre que le sel est nécessaire à la vie animale.



# CINÉMA

## Dernières Nouvelles des Studios



Jane Winton (Warner Bros.)

### ON TOURNE EN EUROPE...

Ceux qui font "tourner" leur femme: M. Roger Lion

Roger Lion est en train d'examiner, à l'aide d'une loupe, les petits rectangles de pellicules qu'il épingle bout à bout.

— Comme auteur et metteur en scène, dit-il, j'ai eu l'occasion de diriger le travail de ma femme dans plusieurs films. Sans aucun accord préalable passé entre nous deux, nous oublions, au studio, les liens intimes qui nous unissent. Ma femme devient la plus souple des interprètes, et moi-même, ne voyant en elle que l'artiste, je ne manque pas de la considérer comme telle, c'est-à-dire qu'il m'arrive fréquemment d'intervenir avec sévérité et, disons le mot, parfois avec rudesse. C'est que notre métier, particulièrement pénible, nous oblige à une constante élévation de la voix pour animer les nombreux collaborateurs, qui

n'ont pas toujours les mêmes raisons que nous de faire vite et bien.

— Ne craignez-vous pas d'être parfois gêné vis-à-vis des autres interprètes et des personnes présentes, lorsque, dans une scène, vous dirigez Mme Gil-Clary ?

— Nullement, l'emploi de ma femme dans mon travail de mise en scène me gêne beaucoup moins que parfois certains visiteurs, venus pour assister, en spectateurs, à une prise de vue.

— Ne vous a-t-on jamais reproché d'avantager le rôle de votre femme ou de la favoriser par les éclairages ?

— Je suis certain que, derrière moi, certaines gens le disent, mais je déclare que, me flattant d'une parfaite honnêteté dans l'exécution de mon travail, je n'ai mis ma femme en valeur aux dépens de ses partenaires, et qu'au contraire, dans la crainte d'être taxé de partialité, il m'est arrivé de la sacrifier à ses camarades. J'ajouterai simplement que le talent et la souplesse de Gil-Clary sont pour moi d'un grand



Dolores Costello (Warner Bros.)

secours, et que, toute autre considération mise à part, ces raisons suffisent pour me faire désirer ardemment de l'avoir souvent comme interprète.

A ce même moment, Mme Gil-Clary entre dans la pièce.

— Aimez-vous travailler sous la direction de votre mari, et trouvez-vous qu'il est un bon metteur en scène ?

Quelle indiscrete question ! Ne craignez-vous pas qu'elle occasionne une scène de ménage ? Si ma réponse allait être défavorable, voyez-vous les conséquences incalculables de votre demande ? Heureusement, ce n'est pas le cas, et je n'ai eu, jusqu'ici, qu'à me louer de mon travail avec un tel metteur en scène. Etant en parfaite communion d'idée avec mon mari, ce m'est toujours un plaisir de travailler avec lui. L'attrait en est augmenté par la possibilité, pour moi, de discuter, dans l'intimité, de mon rôle et d'exposer à mon mari comment je le conçois; j'ajouterai avec plaisir que Roger Lion, nullement obstiné, tient souvent compte de mes observations. N'allez pas dire: "Ce que femme veut ! le metteur en scène le veut."

"Nos discussions restent entièrement dans le cadre artistique, et mon mari ne cède que bien convaincu de la justesse de mes suggestions. Lorsque je tourne, j'oublie que mon metteur en scène est mon mari, j'obéis passivement à ses volontés... quitte à me rattraper, à la maison, dans d'autres circonstances."

\* \* \*

Jacques Feyder va porter à l'écran la nouvelle oeuvre de Pierre Benoît: **le Roi lèpreux**. Il tournera en Indochine et aux ruines d'Angkor, et le metteur en scène de **Carmen** s'est embarqué le 30 décembre pour l'Extrême-Orient, afin d'étudier sur place les possibilités de réalisation. Et, sans doute, nous reverrons Jacques Feyder avec le casque colonial, qu'il portait déjà lorsqu'il tourna **l'Atlantide** aux confins du Sahara.

\* \* \*

C'était pendant la réalisation de **la Femme nue**. Léonce Perret, qui n'est pas seulement un grand réalisateur, mais un peintre de talent, s'était amusé, pendant les rares instants de repos, à peindre les magnifiques paysages qui s'offraient à ses yeux.

L'oeuvre terminée, sur la demande de ses collaborateurs, elle fut mise aux enchères au cours d'une soirée de bienfaisance organisée au Négresco. Elle atteignit le prix de 12.000 francs, que Perret s'empressa de verser aux bonnes oeuvres du pays.

*Le Jouer d'échecs*, ce grand film français auquel Raymond Bernard a consacré, pendant de longs mois, toute son activité et tout son talent, a été terminé, suivant engagement pris, le mois dernier. A peine avait-il mené à bien — à très bien, disent les initiés — ses dernières scènes, dites des automates, que le réalisateur du roman d'Henri Dupuy-Mazuel a commencé le montage de la bande.

#### CE QUI SE PASSE DANS LES STUDIOS AMERICAINS

Il est rumeur que Madge Bellamy, la charmante petite étoile de la Cie Fox, et qui vient d'arriver d'un voyage en Europe, joindra prochainement la pléiade d'artistes de la Cie Paramount. On dit que le premier rôle étoile qu'elle tiendra sera celui de l'héroïne dans la grande production "**An American Tragedy**", que la Paramount doit commencer prochainement.

E. A. Dupont, le directeur européen qui a dirigé avec tant de succès "**Variety**", et qui avait été importé par la Cie Universal, vient de se quereller avec cette dernière et est retourné en Europe. On dit qu'il vient de signer un contrat avec une compagnie anglaise, la **British National**, ayant un capital de \$1,500,000. On dit aussi que Dorothy Gish sera la première étoile qu'il dirigera.

Ernst Lubitsh, ancien directeur pour la Cie Warner Bros., qui avait laissé cette dernière, pour entrer au service de la **Metro-Goldwyn-Mayer**, ne dirigera qu'une seule production pour cette dernière compagnie.

Cette unique production sera "**Old Heidelberg**" avec Ramon Navarro et Norma Shearer, comme "co-stars". On ne connaît rien des intentions futur du grand directeur.

La Cie Famous Players Lasky produira prochainement "**Underworld**" d'après le scénario de Ben Hecht. Seront de la distribution: Ricardo Cortez, George Bancroft et Evelyn Brent. Le directeur de cette production sera Arthur Rosson.

Arlette Marchal est de retour à Paris depuis une semaine, après avoir séjourné en Amérique, à Hollywood, où elle a fourni un travail énorme. Elle est enchantée de son retour à Paris, qu'elle quittera dans un mois pour retourner à Hollywood, reprendre son travail.

Edwin Justs, l'auteur de "**The Firebrand**", vient de terminer un nouveau scénario pour Reginald Denny qui le produira sous le nom de "**The Best Quality**".

Chuck Reisner, l'un des meilleurs directeurs pour la Cie Warner Bros, et qui a dirigé plusieurs fois Sid Chaplin dans ses films à succès, dirigera bientôt Patsy Ruth Miller dans une production originale: "**What Every Girl Should Know**".



Patsy Ruth Miller (Warner Bros.)

## FEUILLETON DE "LA REVUE DE MANON"



## L'INFIDELE

par DELLY



**RESUME DES CHAPITRES PARUS** — Après dix mois de parfait bonheur, le marquis Silvio Orcella avait perdu sa femme qu'il adorait, la blonde et charmante Héléne, morte sans laisser d'enfant. Farouchement inconsolable, Silvio consentit enfin à se remarier: par égard pour son père et pour sa race, il devait perpétuer son nom. La comtesse Riesini lui présenta alors Ginevra Campestri, dont la famille, la beauté et le caractère étaient dignes des Orcella. Loyalement, la jeune fille fut prévenue qu'elle ne devrait attendre nul amour de son mari, seule une sérieuse et solide affection pleine d'égards serait son partage. Ginevra n'était pas gâtée par la vie. Son père, absorbé par ses études historiques, avait laissé périliter leur fortune, elle vivait dans la gêne, se multipliant pour les siens, sans que sa belle-mère, la sèche et autoritaire donna Maria, lui en sût aucun gré. Raisonnablement, elle accepte donc ce mariage inespéré et devient marquise Orcella. La jeune femme aime profondément son mari et souffre de l'indifférence courtoise qu'il lui témoigne; elle ne supposait pas qu'une morte pût être une aussi terrible rivale. Silvio n'est pourtant pas insensible au charme de Ginevra, qui va bientôt combler ses désirs en lui donnant un héritier, mais il lutte, ayant juré de rester fidèle à son premier amour. Il part alors en France, revoit les lieux où il connut Héléne et s'attarde dans le petit hôtel qui abrita leur bonheur.

6

(Suite)

Que vais-je faire? Héléne, Héléne, pourquoi t'ai-je remplacée? Voilà maintenant que ma vie est un tourment, parce que je t'ai donné une rivale. Oui, tu peux me reprocher mon infidélité, ma chérie, ma pauvre chérie, car je suis assez faible pour l'aimer... presque autant que je t'ai aimée, mon Héléne! Mais tu vois, je ne le lui ai pas dit. Je veux lutter jusqu'au bout, pour que tu ne puisses pas me faire de reproches. Cependant, je ne voudrais pas la faire souffrir, elle. Alors, si un jour elle me demandait mon amour, tout mon amour... Héléne, tu me pardonnerais, n'est-ce pas?"

XV

Au lendemain du mariage d'Ottavio, les hôtes de la villa Orcella s'éloignèrent, sauf donna Teresa, qui profitait de son séjour à Rienti pour régler une affaire pendante depuis des années entre ses cousins Travenna et elle. Les Orcella n'avaient pu faire autrement que de lui offrir de demeurer sous leur toit, pendant ce temps, et elle avait accepté avec empressement. Ginevra dissimulait son déplaisir. Etant donnée l'inquiétude que lui causait la santé de sa soeur, elle se fût aisément passée de la présence d'une étrangère, surtout antipathique comme l'était celle-ci. Il ne lui échappait pas que Teresa devenait fort coquette, à l'égard de Silvio. Celui-ci restait

courtoisement indifférent. Mais Ginevra, dans l'état desprit où elle se trouvait, ressentait de ces manoeuvres un sourd agacement qui se manifestait par une froideur de plus en plus accentuée à l'égard de la jeune veuve.

Silvio le remarquait, et il lui dit un jour, tandis qu'il se trouvait seul avec son père et elle :

— Vous voudriez bien voir donna Teresa partie, n'est-ce pas, ma chère amie?

Elle rougit un peu en répondant :

— Il est vrai qu'elle ne m'est pas très sympathique.

Don Paolo déclara :

— Vous avez raison. C'est une coquette, chez qui le coeur est à peu près atrophié, je le plains. Moi aussi, je la verrais s'éloigner avec plaisir. Mais nous ne pouvions faire autrement que de lui continuer notre hospitalité.

Silvio, jetant dans le cendrier le bout du cigare qu'il venait de fumer, se leva et s'approcha de sa femme. Sa main se posa doucement sur l'épaule de Ginevra.

— Je regrette que vous ayez cet ennui, Ginevra. Mais vous en serez délivrée bientôt, je l'espère, car je sais par la comtesse Travenna que l'affaire va se régler ces jours-ci. Et je vous avoue que je m'en trouverai très satisfait aussi, car donna Teresa est fort loin d'avoir mes sympathies.

Elle comprit qu'il voulait la rassurer, discrètement, au cas où elle se serait inquiétée des coquetteries de la veuve à son égard. Aussitôt, elle répliqua :

— Je n'en ai jamais douté, croyez-le, mon ami.

Son regard se levait sur Silvio. Il était ému, sérieux, tout pénétré de cette tendresse contenue qui l'éclairait toujours, depuis quelque temps. Et, comme toujours aussi, le marquis Orcella détourna le sien.

Mais Ginevra ne s'inquiétait plus de cette indifférence qu'elle savait n'être pas réelle. Sur son front, elle conservait la douce chaleur de ce baiser, tout autre que ceux qu'il lui avait donnés jusqu'ici, du bout des lèvres, avec crainte, eût-on dit. Il n'avait pas renouvelé ce geste, il s'était tenu sur ses gardes pour que ses yeux ne puissent trahir de nouveau ses sentiments secrets, comme ils l'avaient fait ce jour-là. Mais Ginevra n'ignorait plus maintenant qu'elle était aimée, et cette assurance la rendait forte pour la lutte contre le souvenir — ou ce que restait du souvenir de l'autre.

Une quinzaine de jours après le mariage, Silvio reçut une dépêche de Pérouse, lui annonçant que son oncle venait d'être frappé de congestion. Il partit aussitôt, et peu après parvint à la villa Orcella un second télégramme annonçant la mort de don Vittorio.

L'émotion fut très légère pour Ginevra, qui ne le connaissait guère. D'ailleurs, elle était en ce moment tout occupée de Cecca, dont l'état s'aggravait jour par jour.

"Son pauvre petit corps arrive ces jours-ci à l'état de squelette," écrivait-elle à son mari. "Le docteur Mauri ne prononce plus

**Edj. Menard**  
IMPRIMEUR

Notre motto: "Promptitude et satisfaction", vous assure plein et entier contentement. Nos prix sont raisonnables.

Tél. Lancaster 1907

133, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

de mots d'espoir, comme s'il voulait nous préparer... Ma pauvre petite soeur ! Elle est si douce, si patiente ! Mais elle voudrait vous voir revenir. Hier, elle m'a dit : "Si je devenais tout d'un coup plus malade, il faudrait télégraphier à Silvio, afin qu'il soit là quand..." Elle n'a pas achevé, mais j'ai trop bien compris, hélas ! ce qu'elle voulait dire !

"Oui, tâchez de revenir vite, mon ami ! Pour notre petite Cecca, pour nous tous — pour moi, qui ai tant besoin de votre affection et qui vous aime si profondément".

Elle écrivait cela, cet aveu de sa tendresse, pour la première fois. Silvio, d'un geste ardent, porta le feuillet à ses lèvres et baisa la signature, tracée par une main un peu tremblante.

— Ma Ginevra ! Ma pauvre Ginevra !

Il frissonnait dans la pénombre froide du grand salon où, la veille, était encore exposé le cercueil drapé de noir. Ce matin, il avait conduit au sépulcre familial le corps de don Vittorio. Un parfum de fleurs mourantes et de cire chaude demeurait encore dans la pièce immense. Silvio ouvrit les volets à demi-clos, puis les quatre fenêtres, et s'accouda à la dernière. Le froid sec du dehors le frappa au visage. En bas, sous ses yeux, s'étendaient les parterres négligés, les bosquets, les charmilles, tout le jardin du vieux palais dont la mort de son oncle le faisait maître. Il le conserverait pour le donner en apanage à l'un de ses fils, si Dieu lui accordait plusieurs fois le bonheur de la paternité. Dans quelques mois, un petit enfant naîtrait encore à la villa Orcella. Ginevra le lui avait dit avant son départ, avec une joie tremblante. Pourvu qu'il leur fût donné de le conserver, celui-là !

Un soleil d'hiver frôlait les arbustes dépouillés, les ifs taillés, les statues décrépies aux visages méconnaissables. Don Vittorio, vieux garçon, d'esprit insouciant, avait tout laissé aller à l'abandon. Il disait à son petit-neveu : "Après moi, tu restaureras comme tu l'entendras. Je ne veux pas me donner ces ennuis-là." Il affectait un égoïsme cynique, en paroles, mais ses secours anonymes étaient nombreux. En outre, il avait vraiment aimé Silvio, le fils de son unique nièce.

Accoudé à la balustrade de marbre, Silvio songeait, en serrant entre ses doigts la lettre de Ginevra. Il essayait de ressaisir le souvenir d'Hélène, de revivre ces jours heureux, comme il le faisait quelques mois auparavant. Et il ne le pouvait plus. Ginevra seule occupait toute sa pensée. L'ombre d'Hélène reculait dans un passé lointain, qu'il considérait avec émotion, sans souffrance, presque sans regret. Sa douleur, son désespoir, ces heures, ces jours, ces années où il avait crié à Hélène son amour, où il avait vécu avec son souvenir, il oubliait tout. Ginevra seule existait pour lui, pour son coeur d'homme que la vivante avait, enfin, conquis sur la morte.

Il murmura :

— Hélène, Hélène, pardonne-moi ! De toutes façons, il faut que je sois infidèle, à

toi ou à elle. Mais toi, dans le séjour où tu es, tu n'en souffriras pas, ma petite chérie. Tu as autre chose que mon pauvre amour humain. Et je le lui dois, à elle. Je le lui dois comme je te le devais, quand tu étais vivante.

Une porte s'ouvrait derrière lui. Il ne se détourna pas. Mais une voix respectueuse prononça :

— Pardon, Excellence, on vient d'apporter un télégramme...

Il tressaillit. Sa main s'étendit, saisit la dépêche et la décacheta rapidement. Il lut :

"Cecca très mal. Vous demande.

Orcella."

Quand Silvio arriva chez lui, la nuit tombait. Dans le vestibule, il interrogea le domestique qui lui enlevait son pardessus :

— Comment va donna Cecca ?

— Elle est mourante, Excellence. On l'a administrée ce matin. Le docteur craint qu'elle ne passe pas la nuit.

Silvio monta hâtivement. En haut de l'escalier, Ginevra l'attendait. Elle murmura :

— Mon ami, vous arrivez à temps...

— Ma pauvre chérie !

Ses bras entouraient la jeune femme, l'attiraient contre sa poitrine. Avec une fervente tendresse, il baisa le visage altéré, humide de larmes.

Ginevra dit tout bas :

— Silvio !... mon cher Silvio !

Pendant quelques minutes, la joie merveilleuse anéantit en elle tout autre sentiment. Il lui donnait son amour, il était tout à elle, enfin !

Puis elle se ressaisit, et son coeur fut repris par la souffrance.

— Venez vite, mon ami ! La pauvre petite vous a beaucoup demandé, toute cette journée. Et elle est si faible ! Le docteur dit qu'elle peut passer d'un instant à l'autre...

Ils entrèrent dans la chambre éclairée par une lampe voilée. Donna Maria, assise au pied du lit, regardait sa fille. Tout ce qu'elle avait de sensibilité s'éveillait, devant l'agonie de cette enfant à qui sa nature sèche n'avait pas su donner l'affection tendre dont Cecca était avide, qu'elle avait trouvée chez sa soeur, chez son beau-frère lui-même. A la vue du marquis Orcella, elle se pencha vers la jeune mourante et dit à mi-voix :

— Cecca, voilà don Silvio.

Cecca souleva ses paupières bleuâtres, et ses lèvres pâlies essayèrent de sourire à l'arrivant qui s'inclinait sur son lit. Elle dit faiblement :

— Je vous ai attendu, Silvio...

Le marquis se courba et mit un baiser sur le front moite, auquel collaient les cheveux bruns.

— Petite soeur, je vous aime beaucoup...

L'émotion lui serrait la gorge. Car, en toute vérité, il avait pour cette enfant une affection fraternelle.

— Vous êtes très bon. Aussi, je voudrais vous dire quelque chose... Maman, Gina,

voulez-vous nous laisser un instant, une minute ?

La mère et la soeur échangèrent un regard surpris. Quelle confiance la petite mourante avait-elle à faire à Silvio ?

— Une minute ! pria encore Cecca, de sa pauvre voix affaiblie.

Elles se retirèrent silencieusement. Alors Cecca demanda :

— Penchez-vous bien, pour mieux m'entendre, parce que j'ai tant de peine à parler !

— Mais, ma chérie, attendez plutôt. Demain, vous me direz...

— Non, demain, je n'y serais peut-être plus. Ecoutez... J'ai demandé à Dieu de me faire mourir, en le priant de permettre qu'en retour ma chère Gina soit heureuse.

Il eut un léger sursaut.

— Cecca, que dites-vous ?

— Oh ! c'est très vrai ! J'ai bien compris qu'elle ne l'était pas... Un jour que nous travaillons dans le jardin, nous vous avons aperçu, qui passiez dans une allée. Vous portiez des fleurs et vous alliez à la tombe de "l'autre". Alors j'ai vu ma pauvre Ginevra pâlir, et ses mains tremblaient sur son ouvrage. Voilà comment j'ai su qu'elle souffrait beaucoup.

Elle parlait lentement, en tenant entre ses doigts brûlants la main de son beau-frère. Ses yeux, trop grands dans ce pauvre visage diminué, s'attachaient à la physiologie bouleversée de Silvio. Elle acheva avec une douceur suppliante :

— Il faut l'aimer, ma Ginevra... il faut l'aimer toute seule.

Il dit d'une voix étouffée :

— Mais je l'aime, ma petite soeur, je laime "toute seule", rassurez-vous.

Dans les beaux yeux, dont la teinte d'ardoise pâlisait, passait un fugitif éclat de joie. Les lèvres blêmes murmurèrent :

— Quel bonheur !.. Maintenant, rappelez-maman et Gina...

Cette nuit-là, avant que le jour fût levé, Cecca mourut paisiblement, sous les yeux de sa mère, de Ginevra et de Silvio. L'enfant aimante et pensive avait accompli dans le silence l'offrande de sa jeune vie, et seul, Silvio connut comme elle avait aimé sa soeur. "La plus grande preuve d'amour," ses amis."

\*  
\* \*

Vers la fin de l'été suivant, donna Teresa Alnuzzi, de passage à Rienti, vint rendre visite aux Orcella. Elle voulait, assurait-elle, admirer le petit Salvatore qu'on disait le plus ravissant bébé du monde. En réalité, elle était curieuse de s'assurer de visu de ce qu'on lui avait raconté : que don Silvio, cédant enfin aux sollicitations de ses beaux-parents, avait fait transporter en France les restes de sa première femme, avec la chapelle funéraire qui avait été réédifiée près de la sépulture des Duvivier, au Père-Lachaise. On disait aussi que le portrait de la blonde Hélène avait disparu, qu'il était soigneusement enfermé dans quelque armoire profonde, et que le petit hôte de Passy avait

été vendu, après que le marquis Orcella eût remis aux Duvivier tous les souvenirs de leur fille. Enfin, prétendait-on, don Silvio et donna Ginevra formaient un ménage très amoureux.

Donna Teresa, accueillie poliment mais sans chaleur, et non invitée à demeurer plus longtemps, ne put contenter sa curiosité pendant les quelques heures passées sur la terrasse avec ses hôtes. Elle constata seulement que Ginevra semblait plus gaie que l'année précédente — plus vraiment gaie, surtout. Et Silvio avait changé, lui aussi. Dans son visage qui n'avait plus la maigreur d'autrefois, les yeux paraissaient contenir plus de vie, et une joie profonde. Teresa eut la sensation, qu'elle n'avait pas éprouvée à son précédent séjour, de se trouver en présence d'un homme heureux.

— La fidélité perpétuelle au souvenir n'existe décidément pas, conclut-elle un peu plus tard en dinant chez ses cousines Travenna. Voilà la pauvre Hélène bien oubliée, certainement.

A quoi la comtesse répliqua :

— C'est assez juste. Du moment où don Silvio épousait une autre femme, il lui devait tout son amour. Et donna Ginevra en est si parfaitement digne que personne n'aurait compris qu'il s'attachât au culte de ce souvenir — un culte excessif assez désagréable pour la seconde femme, soit dit franchement.

Ce même soir, Ginevra, après avoir été veiller au coucher de l'enfant, rentra dans le salon où Silvio lisait. Elle s'assit près de lui et prit un volume commencé. Mais son regard s'arrêta au passage sur une grande photographie de Cecca. Les yeux trop pensifs de l'enfant semblaient sourire, ce soir. Ginevra songea : "Ma petite chérie, tu es heureuse de ce bonheur que tu as tant désiré pour nous." Puis son regard glissa vers Silvio et rencontra les yeux noirs tout éclairés par l'amour. Silencieusement, Silvio attira la jeune femme dans ses bras. La tête brune s'appuya sur son épaule avec un confiant abandon. Ils restèrent ainsi longtemps, sans parler. Jamais il n'y avait eu d'explication verbale entre eux, au sujet de l'ombre qui les avait séparés pendant une année. Ils s'étaient compris dans le silence, et ils avaient laissé parler leur amour. Hélène n'était plus pour l'époux de Ginevra que ce qu'elle devait être : la morte qu'il avait sincèrement, passionnément aimée, dont il conservait un souvenir attendri, mais qu'il ne pleurait plus, parce que la vie avait parlé en lui plus haut que cet amour pour un souvenir et qu'il appartenait tout entier à Ginevra.

DELLY.

— FIN —

## L'ÉTRANGE SACRIFICE

(suite de la page 15)

— Il est beau.

"Et moi, se disait-elle, naïvement campée devant une glace, moi, je ne suis pas belle!" Et elle se tordait les bras, désespérée.

Marthe, enfin, comprit, s'aperçut que les fraîches joues demeurées roses dans la réclusion, pâlissaient et prenaient un contour d'une suavité douloureuse. Elle vit clair, elle que son amour avait aveuglée. Comment rendre la santé, la paix, la sécurité à cette petite âme? Renoncer à cet amour? Impossible... Elle en vivait... Cette ardeur secrète à la fois l'étouffait, la suppliciait et la baignait d'une radieuse plénitude. Ce sentiment fougueux, c'était l'éclat du soleil et du sang sur sa terne existence. Elle y puisait tout son courage, toute sa richesse, plus de goût à son travail, plus de dévouement encore à sa petite soeur. Plus elle s'appauvissait d'amour, plus elle sentait que tout, au centuple, lui était rendu. Et pourtant, il fallait guérir Odette. Guérir Odette... Comment? Feindre de ne plus aimer... Elle avait toujours fait ainsi, et vous voyez bien, Odette avait tout deviné! Qui donc a dit : "Il est impossible de cacher l'amour là où il est de le feindre où il n'est pas..." L'amour rayonne comme une lampe sous un abat-jour rose, et transparait comme elle à travers toutes les voiles...

— Et pourtant j'essaierai, dit Marthe.

Et voici ce qu'elle imagina. Presque chaque jour, incidemment, elle laissa tomber dans la conversation le nom de celui qu'elle aimait, mais pour le railler, le juger, le diminuer. Elle disait, par exemple :

— Ce que M. Robert est insupportable, dès que le patron a le dos tourné! il flirte avec la petite dactylo, il fait un bruit, on ne peut travailler..." ou bien puérilement : "M. Robert empeste le tabac! Je déteste les gamins qui fument à ce point..."

Elle lui prêtait des maladrotes, des impolitesses, des défauts, l'écrasait de sarcasmes avec un héroïque sourire. Un jour : "Dieu! qu'il est vulgaire!" Un autre, elle laissa échapper : "L'imbécile!"

Et en elle-même, elle baissait ses paupières, d'une forme si pure. Les personnes pieuses, entendant un juron, s'exclament : "Dieu soit béni!"

Mais son stratagème réussit. La candeur d'Odette n'eût pu le soupçonner, elle qui grandissait tout ce qu'elle aimait. Puisque sa soeur riait avec tant de mépris de ce jeune homme, c'est qu'elle ne l'aimait pas. "Je m'étais trompée... se dit l'enfant. Et elle respira. Et dès lors, ce lui fut un jeu, un jeu de massacre. Pour accueillir sa soeur, elle avait régulièrement un : "Qu'est-ce qu'il a fait aujourd'hui, ce fou de M. Robert?" Et la grande, pâlisante, inventait quelque histoire, ou à court d'imagination, à bout de courage, constatait : "Oh! il a été presque sage, aujourd'hui..."

Seulement, il advint ceci. Marthe elle-même se prit au jeu. Son héroïque comédie se retourna contre elle; elle s'aperçut que tout ce qu'elle racontait reposait sur l'exacte vérité. Ce qu'elle n'avait pas voulu voir, elle le voyait, à force d'y insister dans son imagination. réalités, ces choses illusives et menteuses! Lasse d'être lapidée en souriant, la statue s'écroula. Pauvre Marthe! Habitée qu'elle était maintenant à la beauté du jeune homme, son amour mourut de ne pouvoir se nourrir d'une perfection renouvelée chaque jour, et sa fin hâtée par cette systématique destruction... Son amour déserta sa tête sérieuse, comme un oiseau en folie, après

avoir tourbillonné dans une église, retrouve enfin le vitrail; et comme c'était le premier et le dernier, comme il était tout le printemps et toute la joie, comme c'est le plus grand et le plus atroce sacrifice qu'on puisse faire que de briser soi-même l'idole d'argile de son amour, Marthe garda de tout ceci une langueur incurable.

Et Odette ne sut jamais tout ce qu'on lui avait immolé.

Jane SANDELION.

## AUX AMATEURS DE SPORT

Il nous reste encore en main un nombre limité d'exemplaires des récits et histoires complètes de la vie de Louis Cyr, le Samson canadien, et de John L. Sullivan, le grand champion de boxe universel.

L'histoire de Louis Cyr, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, est des plus captivantes et nous raconte tous ses glorieux exploits, qui lui ont valu une si grande renommée, renommée qui a rejaili sur toute notre race.

L'histoire complète du grand champion de boxe John L. Sullivan nous révèle toutes ses prouesses, ses glorieuses batailles avec ses adversaires — Paddy Ryan, Charlie Mitchell, Joe Goss, Jake Kilrain, et sa dernière bataille avec James J. Corbett, qui lui a enlevé le titre de champion du monde.

Le récit de ses 165 "knockouts" en neuf mois est des plus intéressants et est accompagné de plusieurs anecdotes sur la vie de cet incomparable champion.

On peut se procurer ces deux exemplaires pour la somme de 20 sous ou 10 sous par exemplaire. Ces récits ont été publiés dans "La Revue de Manon"; ils seront envoyés par la poste sur réception du prix.

## CE QUE SIGNIFIE LE MOT PURITAIN ?

On désigna à l'origine, sous le nom de *puritains*, une secte issue d'une autre secte protestante, les *presbytériens*, qui, rejetant la hiérarchie et ne reconnaissant pas l'autorité épiscopale, admettait une parfaite égalité de rang entre tous les ministres du culte et un seul titre ecclésiastique: celui de pasteur.

Les puritains, qui jouèrent un grand rôle dans l'histoire religieuse et politique de l'Angleterre et d'Ecosse, sous le règne d'Elisabeth et des deux premiers Stuarts, furent ainsi appelés parce qu'ils prétendaient suivre la parole de Dieu dans toute sa pureté et être ceux des réformés qui s'attachaient le plus purement à la lettre de l'Écriture.

On les appela aussi *non-conformistes*, parce qu'ils refusaient de se conformer à la liturgie établie par Edouard VI et professaient que la forme du culte et de la prière doit être absolument libre.

Le puritanisme disparut avec la fin des grandes luttes religieuses, au VII<sup>e</sup> siècle, mais le mot puritain resta pour désigner les personnes qui affectent une grande austérité, une sévérité exagérée de principes religieux ou moraux.

Quand les sculptures d'un bois très noir deviennent sales, frottez-les avec une brosse propre imbibée d'huile de pétrole. L'odeur s'en va bien vite et le bois devient beau.

FEUILLETON DE "LA REVUE DE MANON"

## " ... Et l'Amour Dispose "

par MATHILDE ALANIC

2

(Suite)

— La chance de ce hasard est toute pour nous, monsieur. Vous nous ignorez, tandis que nous, depuis longtemps, nous vous suivions à travers vos oeuvres. Voilà ce que c'est que la notoriété! On propage, de par le monde, des sympathies qu'on ne soupçonne même pas!

— Agréable dédommagement aux antipathies qui se manifestent! fit Denis en riant.

— C'est vrai que vous devez exciter de rudes colères, observa Luce, riant aussi. Vous frappez d'estoc et de taille, à droite et à gauche, sans miséricorde!

— Partout où je vois des lâches et des mufles... Me le reprochez-vous?

— Oh! non! J'aime les combattifs, l'étant tellement moi-même et ayant tant besoin de l'être!

— Bah! fit-il amusée, contre qui, mon Dieu, ces dispositions belliqueuses?

Elle baissa les yeux et le bord de ses dents nacrées apparut sur sa lèvre rouge. Puis brusquement, son regard heurta celui de Bertheaume, dans une sorte de défi:

— Contre beaucoup de choses, vraisemblablement...

— Vous m'intriguez! Méditez-vous une croisade d'amazones?

Luce releva le front dans un joli mouvement rebelle.

— Non!... Je me prépare, plus simplement, à faire mes études de médecine... Là! l'effet est produit, ajouta-t-elle avec un rire bref. Vous avez sursauté!... Tant pis! je préfère vous avertir loyalement tout de suite! Vous ne vous en seriez jamais douté, n'est-ce pas?

Denis, d'abord interdit, avait eu le temps de se reprendre.

— Non! dit-il avec calme. Et c'est le meilleur éloge que je puisse vous faire. J'étais fort loin de soupçonner en vous la bachelière que vous devez être et la doctoresse que vous serez.

Luce rougit de la louange équivoque où filtrait l'ironie. Elle repartit, gardant aux lèvres son pli railleur:

— Eh bien! pour vous aider à digérer cette surprise, monsieur notre cousin, je vais bien vite commander le thé.

Elle fit une révérence, preste et moqueuse, et s'esquiva. Mme Bertheaume la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût close, et branlant la tête d'un air perplexe, dit avec un soupir:

— Les jeunes filles d'aujourd'hui déroutent les femmes de ma génération. Elles ont des rêves différents des nôtres, et ne s'embarrassent plus des préjugés qui nous arrêtaient!... Je ne les blâme pas. Elles sont autres: tout change. Luce est bonne et vaillante; c'est cela qui l'entraîne. Après tout, une femme médecin peut faire beaucoup de bien, n'est-ce pas, monsieur Bertheaume?

Denis refoula ses préventions, et accorda poliment:

— Sans doute... si elle sait se confiner dans un emploi qui lui convienne... Se consacrer aux femmes et aux enfants, par exemple...

— Et aux vieillards, aux oeuvres de bienfaisance... Luce me dit: Ce serait si beau de réunir en soi la science du médecin et la douceur de la soeur de charité... Oh! elle ne manque jamais de raisons convaincantes pour appuyer ses intentions... Et maintenant plus que jamais, il sera difficile de la détourner de cette voie!

La vieille dame baissa encore le ton pour continuer à mots hésitants:

— L'enfant vient de subir une épreuve qui lui a ébranlé les nerfs... et qui m'atteint aussi... Mais à mon âge, on se soumet plus facilement aux choses inévitables... Bref, mon pauvre gendre s'est remarié, il y a quelques jours...

Elle dit cela très simplement, avec une tristesse dénuée de toute acrimonie. Et encore, de crainte qu'on ne se méprit à ses sentiments, Mme Bertheaume se hâta d'expliquer:

— Je ne reproche rien à Georges Fresnel... C'est un homme droit et bon, et il aimait bien ma fille... Je comprends qu'il ait cédé à la tentation d'une vie large et indépendante pour lui-même et ses deux enfants... Car cette dame... s'est très bien conduite envers les fillettes... et a voulu les doter...

— Ah! Mlle Luce a une soeur?

— Oui, Simone, qui a vingt-trois ans, tandis que Luce vient d'en avoir vingt... Simone, je dois le dire, a très bien accepté l'événement, et est dans les meilleurs termes avec sa belle-mère. Luce persiste à considérer celle-ci comme une intruse. Alors, pour gagner du temps, et éviter des choses irréparables, je l'ai emmenée en Suisse...

Et levant la main comme pour se défendre contre une objection qui, pourtant, n'était pas formulée:

— Ne croyez pas que je soutienne Luce dans la rébellion. Mon gendre me connaît trop lui-même pour le supposer. Non, non... je me déssole, au contraire, de voir l'influence du père amoindrie, et Luce Isolée de sa famille... Mais la fillette a autant de fierté que de coeur... ce qui n'est pas peu dire... Elle a résolu de faire sa vie toute seule... Et toutes ces choses me dépassent et me désolent... Je suis vieille, je puis lui manquer... Et alors...

Comment Alcèste se laissait-il si facilement émouvoir, ce soir-là? Il lui eût été aisé cependant, avec son âpre clairvoyance, de démêler l'intrigue et l'astuce de ce discours insinuant par lequel une vieille personne rusée essayait de l'attendrir sur une petite fille têtue et orgueilleuse? Eh bien! pas un instant, ces doutes outrageants ne vinrent altérer les impressions favorables de Denis Bertheaume. Sans hésitation, il acceptait pour une amie, digne de confiance et de respect, cette femme à cheveux blancs, dont les yeux tristes et honnêtes révélaient l'âme d'abnégation, de courage et d'amour. Et il trouvait tout naturel que cette parente retrouvée le mît au courant de son histoire et de ses préoccupations dominantes.

Luce rentra, accompagnant la servante blonde et rose, qui portait un plateau agréablement garni. Au premier regard sur les causeurs interrompus, Mlle Fresnel devina quel avait été le sujet de la conversation en son absence. Elle se sentit, à la fois, allégée et intimidée, et détourna vite l'attention d'elle-même.

— Je puis vous annoncer une nouvelle: les Jodlers montent au Peyrou donner une sérénade au cercle...

— Les avez-vous entendus, hier soir? demanda Denis.

— Ni hier, ni jamais...

— Eh bien! écoutez-les avec recueillement. L'âme même de la Suisse s'exhale dans les chants de ses pâtres; une âme fidèle, naïve et forte, enthousiaste des héroïsmes du passé et des splendeurs de la nature... Si j'en crois cette rumeur, les voici!...

Luce sortit vivement sur la terrasse et Bertheaume vint s'accouder près d'elle sur la balustrade. Une foule avait envahi le jardin; au rond-point, les chantres rustiques, nu-tête pour la plupart, formaient un groupe pittoresque. Presque tous portaient la veste courte, brune, lisérée d'un galon, ouverte sur la chemise blanche aux man-

ches bouffantes. Il y avait là de très jeunes gens, ayant des yeux purs comme des névés; des hommes athlétiques; des vieillards aux barbes floconneuses, drapés dans des manteaux de bergers. Les vachers montagnards commencèrent de chanter, et dès le prélude, Mlle Fresnel fut saisie d'une émotion imprévue.

Les ensembles les plus brillants, entendus à l'Opéra ou dans les grands concerts, ne l'avaient charmée comme ce chœur. Les voix se fondaient avec une justesse, une suavité, un moelleux parfaits, s'exaltant parfois dans une sorte d'ivresse un peu sauvage, tout en demeurant douces néanmoins. Les ténors avaient des notes d'oiseaux, des vocalises de rossignols ou de merles, tandis que les basses émettaient des sons profonds comme ceux de l'orgue. Et toutes ces voix exprimaient la poésie sublime de la montagne, avec le tumulte des torrents, le souffle des tempêtes autour des cimes, et la grâce des échos de la vallée: tintement des cloches, clarines des troupeaux, chansons légères...

— N'est-ce pas qu'il est difficile de rester insensible à cela? murmura Bertheaume, comme s'il discernait ce qu'éprouvait sa compagne.

— Impossible! avoua-t-elle, je n'imaginai rien de pareil.

— La nature grandiose qui les entoure développe chez les plus humbles et les plus frustes de ce peuple, le sens de la beauté et de l'harmonie. Vous verrez! Vous aussi, vous vous laisserez prendre au charme salubre et fort de la Suisse.

Les Jodlers, maintenant, vidaient leurs coupes de vin et, entre deux rasades, ils lançaient une tyrolienne, joyeuse comme un salut à l'aurore. Puis ils s'éloignèrent, suivis d'une cohue.

— Vous êtes venu bien des fois en Suisse, sans doute? demanda Luce, s'écartant de la balustrade pour revenir vers le parler.

— Souvent. Quelques amitiés m'attirent... Puis je jouis, avec plaisir, en ce pays, de la vraie liberté, la liberté dans l'ordre... Je trouve, comme certaine voyageuse, qu'on y respire mieux!

Elle rougit de plaisir, s'émerveillant qu'il eût retenu cette boutade et rit avec lui. Les lumières s'allumaient dans le salon où les pensionnaires rentraient. Luce, sur le seuil, se retourna avec regret vers le jardin, maintenant silencieux et profond, dans le vague du soir. Puis se penchant vers sa grand'mère:

— Mamette, veux-tu que j'aille te chercher un châte? Nous prendrons le thé dehors, ce sera plus gentil.

En un clin d'oeil, Mme Bertheaume se trouva emmitouflée dans un plaid, son fauteuil transporté dehors, le guéridon, disposé dans un angle retiré de la terrasse. Et tous trois, rapprochés par le voisinage étranger, s'avouèrent le bien-être de cette intimité improvisée.

— Là! fit la jeune fille avec un soupir satisfait. On est chez soi. Je ne voulais

pas mettre un Français comme vous, M. Bertheaume, en contact avec ce gros Silésien, qui rit, de façon si agaçante, quand on parle de Paris. Il a ouvert des yeux ronds comme des hublots, en apprenant que nous étions des Parisiennes! Quoi! cette bonne dame à cheveux blancs, cette petite fille toute simplette, ayant un teint nature! Il n'en revenait pas! Pour lui, toutes les Parisiennes devaient ressembler aux petites femmes des affiches, et avoir des tignasses jaunes, des joues plâtrées, des jupes en coup de vent!...

— C'est malheureusement l'idée que se font presque tous les étrangers, observa Denis. Pour eux, Paris se borne aux grands boulevards et aux music-halls... Ils ne s'aperçoivent pas, les pauvres gens, qu'ils s'y coudoient surtout entre eux!... Ils ignorent profondément le vrai Paris, qui pense et qui travaille.

— Notre Paris à nous! dit fièrement Luce.

Bertheaume la regarda, charmé de cet enthousiasme juvénile. Dans le bleu nocturne, le fin visage ambré, casqué de volutes sombres, prenait les tons ivoirins d'un camée. Le bruissement frais du jet d'eau s'entrelaçait à la voix rieuse. Et toutes ces jolies impressions se fondirent, pour Denis, en une sensation complexe. Anxiété ou jouissance, il n'eût pu le dire... Mais il s'étonna des choses lointaines qui remontaient soudain à sa mémoire, et rallumaient en lui la fièvre des regrets inutiles et des rêves déçus.

## VI

— Quelle bénédiction que cette rencontre avec notre grand cousin! n'a cessé de dire, depuis trois jours, Mme Bertheaume. Une vraie aventure de roman, et qui t'a valu un guide si intéressant et un compagnon de promenade autrement alerte que moi!

En effet, Denis s'était fait un devoir courtois d'escorter les promeneuses. Chemin faisant, il perdait un peu de vue les recherches sur la jeunesse de Benjamin Constant qui l'avaient amené à Neuchâtel. Et, négligeant les gens doctes et lettrés qu'il devait consulter à ce propos, il s'abandonnait au plaisir de revoir de jolis coins oubliés et qui lui paraissaient doués de grâces nouvelles.

Peut-être la tempête récente avait-elle rajeuni la montagne et ravivé la lumière du lac et des horizons? Car les sites, déjà connus de lui, apparaissaient à Bertheaume sous un aspect imprévu, plus attrayant et plus pittoresque... Peut-être aussi se laissait-il influencer par les admirations d'une jeune compagne, vivement sensible au charme de la nature et curieuse des moindres vestiges du passé? Ainsi avaient-ils déjà visité ensemble le cloître de la Collégiale, les collections historiques remarquablement classées, du Musée, les gorges du Seyon et de l'Areuse, et les bourgades coquettes, entourées de fer-

tiles vergers, éparses sur les bords du lac, Serrières, Saint-Blaise... Souvent Mme Bertheaume, fatiguée, s'arrêtait à une étape, et les deux cousins continuaient seuls l'excursion. La causerie doublait l'agrément de la route. Les questions de la jeune fille, ses saillies paradoxales avaient le don d'exciter la verve de son compagnon. Luce savourait avec recueillement les récits colorés, les jugements personnels, les aperçus inédits et pénétrants de cet homme qui avait tant lu, tant vu, tant médité... Et Bertheaume, pour la première fois de sa vie, jouissait du contact délicieux d'une intelligence féminine, dont la culture n'avait pas desséché la sève active et fraîche. Peu à peu, en ces entretiens, leurs esprits se familiarisaient. Rapprochés par la lutte même des discussions, ils laissaient mieux voir le fond de leurs pensées.

C'était l'après-midi du troisième jour. La grand'mère et la petite-fille, suivant le programme arrêté au départ de Paris, devaient quitter, le lendemain, Neuchâtel pour Berne. Le funiculaire venait de déposer les trois touristes au Crêt du Plan, au-dessus de la ville. De là, par-dessus les toitures amoncelées et les fondaisons luxuriantes, on découvre un vaste horizon: le lac ensoleillé et la ligne sinueuse des Alpes, ondulant, au lointain, dans la brume. Mme Bertheaume s'installa sur la terrasse qui domine ce gracieux panorama, tandis que Denis et Luce prolongeaient la promenade jusqu'à la roche de l'Ermitage, par des sentiers moussus, jalonnés de fontaines rustiques.

— Alors, fit tout à coup Bertheaume, après-demain, vous serez à Lucerne. Et ensuite?

— Ensuite, nous ferons le tour par Interlaken et nous gagnerons vite Ouchy, où grand'mère sera enchantée de se reposer dans la pension dont vous nous avez donné l'adresse, et où nous aurons le plaisir de

## LISEZ DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO

Le 1er Mars

LA VIE AMOUREUSE DE  
RODOLPHE VALENTINO

Par Edouard Ramon

Retenez d'avance chez votre marchand de journaux votre exemplaire, car plusieurs de nos lecteurs ne peuvent se procurer leur exemplaire à chaque issue s'ils négligent de la retenir d'avance.

"La Revue de Manon" est en vente dans tous les dépôts, gares et sur les trains de chemins de fer. Prix, 10 cents.

savez tout cela. Me le faites-vous redire pour renouveler votre promesse de venir nous visiter à la villa Mauresque ?

— C'est promis. Mais après Ouchy ?

— Eh bien ! nous rentrerons à Paris, grand'mère et moi...

— Les vacances ne seront pas encore terminées.

— Elles le seront pour moi ! dit-elle, le ton bref, soupçonnant l'idée qu'il suivait.

— Vous auriez pu faire un séjour à la campagne... L'air du Maine est, dit-on, excellent, insinua-t-il avec une extrême douceur.

Une ride fine durcit le petit front en rapprochant les sourcils noirs.

L'air de Paris me sera bien meilleur encore.

— Permettez-moi d'en douter ! déclara-t-il, toujours doux et opiniâtre. L'air de la campagne apaise les nerfs et le cerveau, dispose aux sentiments conciliants... Et je sais, oui, je sais que votre bonne grand-mère, indulgente comme un vrai sage, vous verrait volontiers achever l'automne chez votre père...

— Pour y rencontrer ma belle-mère ? fit Luce avec un rire pénible. Ah ! cela, non !

Elle pressa le pas afin d'échapper à son inquisiteur.

En deux enjambées, il la rejoignit, et après quelques secondes, il lui demanda à brûle-pourpoint :

— Avez-vous lu Vauvenargues ?

— Très peu ! dit-elle, déroutée par cette diversion. Cependant il m'est sympathique et j'aimerais à le connaître mieux.

Denis tira de sa poche un petit livre dont la reliure de cuir s'écornait aux angles.

— Ce fut un grand coeur malheureux que la souffrance ne put rendre amer ou injuste. Il est mon ami fidèle et mon ordinaire conseiller. Tenez ! lisez cet avertissement.

Il lui tendait le volume tout ouvert. Elle lut, d'un coup d'oeil, le passage qu'il soulignait du doigt :

"L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune, est celle des enfants envers leurs pères."

Luce recula, avec un cri étouffé, comme si ces deux lignes lui eussent brûlé les yeux.

— Ingrate ? Oh ! non, ne le croyez pas !

Et la marche oscillante, la voix changée, elle balbutia, un sanglot près des lèvres :

— Vous ne savez pas combien j'aimais maman... Et c'est si dur, si dur !...

Tout son orgueil défailit en une plainte d'enfant perdue. Alors, touché de la voir oppressée d'une telle détresse, Denis murmura :

— Je vous comprends d'autant mieux que ma mère fut la seule affection de mon enfance. Et peu de temps après ma naissance, elle fut condamnée à la chaise-longue qu'elle dut garder le reste de sa vie.

A son tour, la jeune fille fut remuée, jusqu'au fond de l'âme, par cet aveu où

l'homme fait exhalait sa longue tristesse d'enfant.

— Quelle pitié ! murmura-t-elle en levant sur son compagnon un regard de sympathie.

Il lui mit la main sur l'épaule dans un geste fraternel.

— Oui... Rien n'est plus poignant que d'être éprouvé dans ses sentiments de famille. Car c'est là que résident la vraie force et le plus sûr bonheur... Aussi, croyez-m'en, quoique je sois trop nouveau venu dans votre vie pour avoir quelque autorité sur vous, — capitulez. Vous aimez votre père, il vous aime aussi... Il crut agir pour le mieux. Ne lui témoignez pas si durement qu'il s'est trompé... Votre attitude doit lui causer une telle peine... Et plus tard, quel regret pour vous d'y penser !...

Luce frissonna, sans répondre. Mais il la vit, d'un doigt furtif, essuyer une larme qui laissa une trace humide sur sa joue. Alors Denis essaya d'alléger les pensées trop lourdes sous lesquelles la jeune fille fléchissait.

— Gardez mon Vauvenargues comme compagnon de voyage. Gardez-le même tout à fait, en souvenir de notre rencontre. Il vous rappellera Neuchâtel et le vieux cousin sermonneur.

Elle dissimula son émotion en saisissant vite, avec sa malice de jeune fille, l'occasion qu'il lui offrait de le taquiner.

— Injuriez-vous ! Je ne protesterai pas comme vous deviez y compter ! assura-t-elle, délibérément, tout en serrant, avec un empressement joyeux, le livre qu'il lui glissait dans la main. Cet artifice de rhéteur est trop usé, et d'une hypocrisie tout à fait indigne de vous... Mais, de tout coeur, je vous remercie pour le don que vous me faites d'une chose que vous affectionnez... et qui influença votre pensée.

Ils continuèrent d'avancer, sous la voûte des branches, et atteignirent bientôt la falaise grise éboulée, hérissée de fougères, de digitales et de capillaires, qui était leur but. Et par d'autres sentiers fleuris et ombragés, où filtraient des sources sous le cresson et les myosotis, ils regagnèrent le Crêt du Plan. Leurs pas et leurs voix s'harmonisaient au même rythme allègre. L'air parfumé accélérât en eux les ondes de la vie, et leur apportait une sensation délicieuse.

La fin de ce jour d'été promettait d'être exquise. Et Denis proposa, tandis qu'il reconduisait les deux dames, le long du quai :

— Voulez-vous occuper d'une façon charmante ce dernier soir de Neuchâtel ? Prenons le bateau qui traverse le lac, à la tombée de la nuit, pour aller chercher l'approvisionnement de lait au village de Cudrefin. C'est une promenade d'une heure au plus, mais qui vous permettra d'admirer le coucher du soleil sur l'eau et, au retour, le port et la ville illuminés dans la nuit.

L'idée de cette partie enchantée les deux Parisiennes. Cependant, à l'heure dite,

## Refusez toutes imitations Exigez les véritables



Ces chocolats d'un effet certain, inoffensifs et très agréables, expulsent les vers et font disparaître la plupart des affections rencontrées chez les enfants, telles que Fièvre, Etat bilieux, Perte d'appétit, Maux d'estomac, Insomnie, Agitation durant le sommeil, Mauvaise humeur, Teint pâle.

**MARTINEAU-BOUCHER**

Pharmacien en gros

143 St-Maurice, Montréal

En vente partout à 50 cts

Remarquez les cheveux que récolte votre peigne avant l'usage du

### PETROLE ROGIER

Quinine, Cantharide, Pilocarpine et Moëlle de boeuf

Faites la même observation un mois après et JUGEZ de la réelle valeur du "Pétrole Rogier"

### CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX

Le pétrole Rogier ne contient pas d'eau. Il brûle jusqu'à la dernière goutte.

\$1.25 le flacon

après le dîner, Bertheaume vit Luce arriver seule au bateau, la grand'mère s'étant trouvée trop lasse pour redescendre du parc Rougement.

Le cousin et la petite cousine s'assirent à l'avant. Un assez grand nombre de promeneurs, touristes ou citadins, s'embarquèrent sur le steamer. Bientôt les bancs furent remplis. Beaucoup de couples allemands, jeunes ou mûrs, dans la langueur du crépuscule, s'oubliaient dans des attitudes idylliques, avec l'indiscrete ostentation de leur race. Luce, gênée, se tourna de façon à voir seulement l'eau et le ciel, incendiés l'un et l'autre.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon. Mais les nues gardaient le reflet magnifique du suprême embrasement. Et le lac, reverberant cette apothéose, paraissait teint, jusqu'en ses profondeurs, d'écarlate et d'or.

Le vapeur ne tarda pas à quitter le quai, et, fendant les flots colorés, sembla s'ouvrir un chemin dans une jonchée de roses et de lilas.

Denis, accoudé près de Luce au bastingage, contemplait aussi la fantasmagorie, accrue peut-être par la présence, au premier plan, d'un spirituel visage de petite fée.

— Quel fut le premier poète qui compara nos jours à ce remous éphémère ? dit tout à coup Bertheaume. C'est un lieu commun, devenu banal, comme toutes les fortes vérités... Tout s'efface, tout se dilue au cours des temps. Bientôt le souvenir de ce soir frais et calme sera pour vous aussi flottant que celui d'un rêve.

— Pourquoi pour moi seulement ?... dit-elle à voix basse.

— Parce que, dans quelque temps, trop de choses nouvelles et graves vous occuperont. En regard d'une belle dissection ou d'un bouillon de culture, que pèsera, dans votre esprit, l'impression de charme et de sérénité de cet instant ?

La jeune fille rougit violemment, et se penchant davantage vers l'eau, balbutia, avec moins d'amertume que d'anxiété :

— Vous me blâmez, n'est-ce pas ? Vous trouvez mes visées ridicules... peut-être condamnables, avouez-le.

Il comprit l'angoisse secrète qui la tourmentait, et dit gravement :

— Non, je vous connais assez déjà pour penser que vous cédez à des convictions généreuses. Je ne vous blâme, ni ne vous raille. J'ai peur... oui, j'ai peur de vous voir fausser votre nature dans une vie pénible et ingrate. Vous vous êtes tracé un très noble idéal, mais prévoyez-vous les difficultés de la réalisation ?

La douceur de cette sollicitude l'attendrit. Elle n'eut pas la force d'attester plus haut sa bravoure et son mépris des obstacles.

— D'autres y sont parvenues ! murmura-t-elle.

— Sans doute, mais au prix de quels efforts ! Je rends justice au courage, à la conscience, à la ténacité que déploient les femmes, dans l'exercice des professions qui leur étaient jusqu'alors fermées ! Qu'elles s'y montrent habiles, sagaces, énergiques, autant et plus que les hommes, je l'admets... Mais, rarement, elles acquièrent plus de bonheur en se virilisant ainsi. Et dans ces luttes opiniâtres, exigeant une perpétuelle tension de volonté, ne risquent-elles pas de développer leur cerveau, aux dépens de leur coeur, tari bientôt, puis atrophié ?... Et ne serait-ce pas dommage ?...

Bertheaume s'interrompit, sans oser exprimer davantage son regret. Ne serait-il pas affligeant, en vérité, que cette enfant, toute de grâce primesautière, usât son charme, ternît le velouté de sa jeunesse et la fraîcheur de son esprit dans une tâche dure et aride, pour devenir peut-être une cérébrale orgueilleuse, sèche et pédante ?...

Remplie de son rêve téméraire et quêteant une approbation, Luce protesta :

— Une femme peut exercer son intelligence et sa raison sans cesser d'être bonne et aimante. Soigner, consoler, guérir, est-il un meilleur emploi de nos dons de dévouement et de tendresse ?

Il riposta, gagné par une impatience qu'il ne put réprimer, et qui rendait son ton

âpre :

— Toute femme trouve dans son cercle intime, l'occasion de faire oeuvre de charité et de se dévouer, sans avoir besoin, au préalable, de dépecer des macchabées à l'amphithéâtre.

Atteinte par le sarcasme, la jeune fille pâlit légèrement, et dit avec effort :

— Mais, à celles qui restent seules dans la vie, pourtant, il faut bien un but ?

— Elles restent seules, souvent, parce qu'elles le veulent ainsi. Dès lors, pourquoi les plaindre ? La femme, qui se laisse griser par l'orgueil de la science, peut-elle consentir à l'immolation de soi qui est la beauté de l'amour ?

Le grand mot qui tombait entre eux amena le silence. Luce s'inclina de nouveau vers les vagues, assombries maintenant ; une faiblesse étrange lui enlevait l'énergie de formuler ses objections et de défendre ses idées. Il lui était impossible de résister à la paresse heureuse où se détendait sa volonté, à la paix qui se dégageait du ciel turquoise, des étoiles blanches, du lac solitaire dont les contours se brouillaient de nuit.

Ce calme ambiant opérait sans doute sur Bertheaume ; il ne parut plus attentif qu'à observer ce jaillissement de l'écume et la rive qui s'approchait.

Il faisait complètement nuit quand le bateau accosta.

Au delà du petit havre, des arbres, des maisons se devinèrent, comme à travers le nébuleux d'une sépia. Dans ce clair-obscur, des silhouettes s'agitèrent, des voix joviales échangèrent des saluts, un va-et-vient s'établit du quai au vapeur pour le transport des jarres de lait. Puis le steamer mugit en faisant machine arrière et s'éloigna. Le village retomba dans son isolement, ses ténèbres et son silence.

— Passer sa vie dans un coin perdu tel que celui-ci ! pensa tout haut Denis Bertheaume. Contempler la nature sans éprouver le vain desir de changer de place ; s'écarter des ambitieux, des intrigants et des bavards ; se replier sur soi, en gardant résolument le secret de ses utopies et de ses songes, ne croyez-vous pas que ce serait la vraie sagesse ?

— Je ne pense pas que vous soyez fait pour cette existence d'ermite, et l'inertie ne conviendrait pas longtemps à votre caractère militant et à votre esprit...

— Chicanier ! acheva-t-il gaîment. Alors que me conseillez-vous, petite sibylle ? Me voici présentement, comme Hercule, entre deux routes... J'ai pris goût à la retraite et à l'indépendance... Et ce soir, je reçois une lettre où l'on m'invite à rentrer dans l'arène politique. On m'offre un siège de député dans la Mayenne, en me garantissant le succès...

Un mouvement brusque rapprocha la jeune fille.

— Vous accepterez ?

— Je n'en ai guère envie... La cuisine électorale et la vie parlementaire ont des dessous qui me répugnent.

— Tant pis pour votre nausée !... Vous êtes si utile là-bas !

— J'y suis impuissant... et je prêche dans le désert...

— Au milieu des hordes sauvages et des bêtes féroces... Oui, mais votre parole retentit bien au delà. Et les vérités que vous lancez éveillent la conscience populaire. Vos adversaires eux-mêmes n'ont jamais osé attaquer votre loyauté.

— Ils le ridiculisent... C'est plus sûr... Mais, dites-moi, vous semblez fort au courant des agissements politiques ? Auriez-vous le courage d'étudier les comptes rendus de nos vociférations et de nos pugilats ?

— Papa lisait tout haut vos discours... Nous commentions en famille les débats où vous participez... Et toujours nous vous donnions raison, en louant la vigueur de votre franchise.

Denis ressentit, une fois de plus, la satisfaction inconsciente que donnent, au penseur, de semblables témoignages...

— Alors, vous voulez me renvoyer à ce marécage coassant, pour y reprendre de mauvaises fièvres ? Ce n'est pas charitable...

Elle fixa sur lui son regard droit.

— Pouvez-vous souhaiter sérieusement l'oisiveté ?

Il détourna la tête avec un sourire involontaire.

— Il faut donc accorder un consentement à ces gens de la Mayenne ?

— Certainement, sans hésiter...

Autour d'eux, les voix s'étaient assoupies, confondues avec le clapotement berceur de l'hélice. Ils se turent aussi, mais ce silence dans la nuit les rapprochait. A présent, une scintillante poussière de diamants poudrait l'immensité du voile céleste. La lune dessinait un réseau à mailles d'argent sur les vagues.

Des lisérées de lumière, courant sur le fond noir de la montagne et s'allongeant sur le rivage, indiquaient la ville et les quais. Les feux électriques et les fanaux multicolores des barques signalaient le port. Et ces clartés éparses semblaient se condenser toutes dans deux grands yeux noirs, illuminant la pénombre de leur éclat humide.

Denis Bertheaume, qui jouissait de cette vision avec la ferveur muette d'un artiste devant une belle oeuvre, murmura soudain, rêveusement :

— Luce, Luciole !... Cette désinence se fait toute seule ! Comment n'a-t-on pas eu l'idée de vous donner ce joli nom, comme un diminutif du vôtre !... Luciole ! Une petite lueur tendre, qui brille doucement dans la nuit d'été... Cela vous irait à merveille !...

Un trouble secret mit au front de la jeune fille la nuance rose d'une fleur. Denis fut ébloui de ce rayonnement pudique. Tous deux n'échangèrent plus que quelques rares et insignifiantes paroles, au débarcadère, jusqu'au moment où Ber-

theaume, laissant Luce à la porte de la pension Romani, lui pressa la main et dit à demi-voix :

— Au revoir, petite Luciole !... A Lucerne sans doute.

— A Lucerne ! Vous viendrez à Lucerne ! se récria-t-elle, joyeuse et surprise.

— Pourquoi pas !... Dans deux jours, j'espère avoir achevé ce qui me retient ici !... Au revoir !...

Ils se séparèrent, lui, stupéfié de la décision qu'il venait d'annoncer ; elle, étourdie d'un espoir délicieux et fou.

## VII

Berne ! Lucerne ! Voir ces villes éblouissantes, en leur cadre séduisant et magnifique, par un beau soleil et la joie dans le cœur ! Un rêve de paradis terrestre !... Luce Fresnel connut cette chance rare et enviable !

Le sentiment d'agréable attente qui l'animait décuplait l'attrait des choses aperçues. L'absent dominait constamment ses pensées et guidait ses actes. C'était un plaisir secret de lui obéir ses actes. C'était un plaisir secret de lui obéir de loin, en suivant l'itinéraire qu'il avait prescrit la capitale fédérale. Ainsi semblait-il rester entre les deux femmes, pendant qu'elles parcouraient les rues à arcades de la vieille cité de l'Ours, jalonnées de fontaines aux vasques fleuries... C'était Denis qui leur avait conseillé, par amour de la couleur locale, de déjeuner de choucroute, dans la grande cave à fresques de la Kornhaus, et de passer ensuite les heures ensoleillées à la fameuse terrasse de la Schoenzi, rendez-vous mondain d'une renommée universelle. La grand'mère et la petite-fille excutèrent ponctuellement ce programme. Elles descendirent dans les profondeurs de la terre et remontèrent ensuite à 600 mètres d'altitude pour déguster d'excellent moka et de bonne musique,

au milieu d'une société select et devant une perspective charmante.

En face d'elles, la ville, dominée par un cirque de hautes montagnes et ceinturée étroitement par l'Aar, se dessinait avec ses beffrois, ses toits pointus, ses campaniles, nette et claire, comme en un tableau d'Albert Dürer ou de Memling. Mais Luce voyait à peine le paysage et n'entendait guère les violons. Lentement, à loisir, elle repassait les plus petits détails de ces derniers jours. C'était comme une chronique qu'elle se hâtait d'enregistrer, pour elle-même, dans la prime fraîcheur de ses souvenirs et qu'elle voulait indestructible.

Ce court espace de temps devait rester inoubliable ; les moindres paroles, émises durant cette période, prenaient l'importance de faits capitaux par leur portée, leurs conséquences, et leur répercussion dans son propre esprit.

Que la jeune fille y consentit ou non, et quand même elle ne devrait jamais revoir Denis, quelque chose resterait pour toujours modifié en elle. Il lui serait impossible de redevenir ce qu'elle était avant de le rencontrer : elle en avait l'intuition. Des notions étrangères jusque-là influençaient sa mentalité ; quelque chose d'ineffablement doux avait pénétré son être, atténuant sa force de volonté, la disposant à la soumission, à la pitié, à toutes les tendresses de la vie. Elle n'était plus Luce, mais Luciole... Avec quel émoi elle se répétait ce nom inventé par lui, pour désigner cette créature nouvelle, dont lui seul soupçonnait l'évolution.

Telles étaient les réminiscences et les songeries qui brochaient leur trame brillante devant les yeux fascinés de Luce Fresnel. Les visions extérieures, si captivantes qu'elles fussent, disparaissaient derrière ces mirages célestes. Toutes les mélodies, toutes les couleurs, chantaient et formaient un seul nom qui remplissaient les espaces... Et quand, à Lucerne, elle entrevit le lac prestigieux, entre ses trois

formidables sentinelles, le Righi, le Bürgenstoch et le Pilate, les quais quai bordés de palais, où coulait sans trêve la foule cosmopolite, et les ponts archaïques de la Reuss, et les donjons de la cité, elle se dit seulement avec ivresse : — Je verrai tout cela demain près de lui !

L'espoir, devenu impatient et anxieux aux dernières heures, se réalisa. Le quatrième matin, Denis Bertheaume, selon sa promesse, se présenta à l'hôtel du Cygne.

Alors Luce, au lieu de la joie escomptée, fut saisie d'un malaise bizarre qui entravait ses gestes et glaçait sa voix. Une contrainte égale paralysa Denis et amena sur son front une ombre de tristesse et de sévérité. Chacun d'eux, durant l'absence, avait médité les mêmes choses et découvert un secret qui le rendait timide.

La cordialité de Mme Bertheaume les aida, heureusement à surmonter cet embarras du début et mit de l'aisance dans l'entretien. Ils reprirent leurs façons et leur ton de camaraderie, curieusement mêlés de déférence et de mutinerie chez elle, de courtoisie enjouée chez lui.

Mais aux premiers mots qu'ils purent échanger, en aparté, l'entente de leurs pensées se manifesta.

— Soyez satisfaite... J'ai écrit, comme vous le désiriez, aux gens de la Mayenne ! annonça gaiement Bertheaume.

Très bas, et avec plus d'émotion, Luce reparti :

— J'ai envoyé une lettre, moi aussi, dans l'autre département du Maine, où j'irai passer le mois de septembre... si l'on veut bien m'y recevoir.

Elle sentit tomber, sur ses yeux baissés, la caresse du regard gris-bleu.

— Vrai?... Cela, c'est bien, très bien, petite Luciole !

De nouveau, Denis vit fleurir, sur le visage de la jeune fille, le tendre éclat virginal qui dénonçait son trouble et accroissait sa grâce. Et d'avoir cédé à la



### Le Rendez-vous de la Femme "Chic"

Où vous pouvez vous faire coiffer  
pour la somme modique de

75 sous

# L'Aliglon

LIMITEE

326, rue Ste-Catherine Est

Tél. Est 0052

Salon de Coiffure par excellence Coiffeuses d'expérience  
Venez vous en convaincre ou téléphonez-nous

## PRENEZ PART A NOTRE GRAND CONCOURS DU "NOM CACHE" VOIR PAGE 29



### Clavigraphes reconstruits à neuf

GARANTIS POUR UN AN

Donnent le même service et ont  
l'apparence d'une machine neuve.

SAUVEZ \$60.00 sur l'achat d'un clavigraphes en achetant  
l'une de ces machines reconstruites.

Nous avons toujours en main les meilleurs Rubans et  
Papiers Carbons anglais.

— Main 2202 —

CANADA TYPEWRITER EXCHANGE & SUPPLY CO.  
58 rue St-Jacques, Montréal, Qué.

suggestion de l'autre, chacun se trouva fier et content, comme d'une victoire.

Bertheaume, avec plus d'assiduité encore qu'à Neuchâtel, se constitua le cicérone des deux femmes. Et dans l'enthousiasme et l'extase d'impressions neuves et exquises, sans cesse renouvelées, des jours de pur enchantement se succédèrent.

Emportés sur les flots nacrés du beau lac, ils virent ensemble défilier les sites célèbres, aux noms retentissants, poétisés par le patriotisme des descendants de Tell, et les bourgades gracieuses, blotties au pied des monts dont la cime se dresse en plein ciel, farouche et sombre, ou étincelante d'un diadème de glace.

Puis Luce, tentée par les sommets, et bravant ses tendances au vertige, voulut faire l'excursion classique du Righi, seule ascension que lui permit la prudente grand'maman. Mme Bertheaume, tranquillisée d'ailleurs par la présence de Denis auprès de sa petite-fille, attendit, sous les frais ombrages de Vitznau, le retour des voyageurs.

Le train, soufflant et mugissant, ne tarda pas à s'élever sur la pente roide. La jeune fille, cramponnée à la portière et brisée par l'attraction du vide, voyait le paysage s'enfoncer et s'étendre. Bientôt l'ensemble du lac se dessina avec la précision d'un plan en relief: un fluide bleu baignait la terre et l'eau, idéalisant l'horizon. Les bois et les pâturages recouvraient les flancs de la montagne, parfois entaillés de brusques déchirures, tombant à pic vers des profondeurs effrayantes. Aux premiers plans, des campanules, des bruyères couvraient les talus d'une parure de mai. Et Luce, sur ce chemin fleuri, aux étourdissantes visions, sentait son âme tourbillonner dans l'éther et battre des ailes comme un oiseau ivre de soleil.

Denis, à ses côtés, jouissait de son plaisir, ravi de cet épanouissement de jeunesse. Lui aussi, s'abandonnait à une joie franche et impulsive, dont il n'avait pas goûté la bienfaisante folie depuis nombre d'années. Ils débarquèrent au Righi Kulm, gais comme deux étudiants en rupture d'école, parmi la horde des Tartarins, et explorèrent le plateau, non sans s'indigner contre le marché des cartes postales qui profane la cime, et contre les exécrables touristes qui la déshonorent par d'affreux vestiges de leur passage: coquilles d'oeufs

et papiers gras. De toutes parts, des gens vautrés à plat-ventre griffonnaient, à l'adresse d'une **Fraulein** ou d'un **Mein Herr** quelconques, de lyriques exclamations, dans le style spécial aux Perrichons de toutes langues. D'autres, en cercle familial, s'empiffraient, à cette altitude plus qu'olympique, d'oeufs durs, de galantine et de fromage, arrosés de bière.

— Tout cela ne me fera pas maudire les funiculaires! déclarait Bertheaume. Les petites se noient dans l'immensité du spectacle. Et ces grotesques ne parviennent pas à envahir l'espace et à encombrer le ciel.

— Voyez en bas courir ces rayons et ces ombres! disait Luce, parcourant l'étendue de ses yeux éblouis et avides. C'est vraiment fantastique. Il semble que toute la terre nous soit offerte, comme dans la tentation du Christ.

Directement au-dessous d'eux, le lac de Zug présentait un miroir glauque à l'énorme mirage du Righi, trié de violets et d'ocres. De tous côtés, les montagnes soulevaient leurs faites chauves ou neigeux, et, dans leurs replis verts, apparaissaient des flaques d'eau, des villages, des chalets émergeant des bois. La brume, qui noyait des lointains, reculait l'horizon jusqu'à l'infini. Les nuages, flottant comme de blanches fumées, abordaient parfois la plate-forme et interposaient leur écran devant le paysage. Alors les deux cousins se trouvaient soudain enveloppés d'épaisses vapeurs et comme isolés du reste du monde. Et Luce riait, mystérieusement et passionnément heureuse.

— Pour votre dame, monsieur, supplia une gamine, tirant Bertheaume par sa manche et lui tendant un bouquet d'edelweiss.

Luce Fresnel vivement s'écartait, certaine d'être devenue plus rouge qu'un pavot. Denis, sans répondre à l'enfant, lui jetait de la monnaie et passait les fleurs à sa compagne. Elle les prit, d'un geste qu'elle sentit très gauche, et ne put remercier ni d'un mot, ni d'un regard.

Il fallut redescendre au niveau de la vie ordinaire, et au retour, sur le bateau, comme pour résumer les impressions de cette journée, un groupe de femmes de l'Emmenthal, aux corsages de velours lacés d'argent, venues en pèlerinage à Tellplatz et au Rutli, unirent leurs voix pour un hymne

grave d'adoration et de reconnaissance.

Ces chants très doux, montant dans le calme du soir, entre les montagnes légendaires, avaient une puissance singulièrement touchante — ou Luce devinait étrangement sensible — car la jeune fille obligée de cacher, sous sa main, des larmes soudaines... Larmes délicieuses, larmes rares, nées de la plénitude d'un bonheur plus qu'humain, et qu'il faut avoir versées avant de pouvoir dire qu'on a vécu!

## VIII

Ce matin de dimanche, Luce s'était éveillée dans l'effervescence d'une attente de plaisir. Que de projets pour occuper ce jour qui débutait: d'abord, messe à la Collégiale, avec accompagnement des célèbres orgues; puis retour par les quais, au milieu du grouillement pittoresque où se coudoient tous les types d'humanité; l'après-midi, montée au belvédère du Sonnenberg, en compagnie de Denis Bertheaume. Cette dernière idée illuminait tout.

Le tramway amena les deux dames au pied du monumental escalier qui conduit à Saint-Léger. Mme Bertheaume, lasse de l'escalade, entra immédiatement dans l'église. Luce préféra attendre, dans le vieux et poétique Campo-Santo, que l'office, précédant la messe française, fût achevé. Elle fit lentement le tour des cloîtres, en lisant les inscriptions à demi effacées des stèles et des dalles tombales, abritées sous les arcades. L'impression de la fugacité des choses terrestres se dégageait impérieusement de cet asile de mort, dominant les palais et les jardins où chantait la vie.

La cloche tint. Les portes de l'église s'ouvrirent devant la foule des fidèles. Luce fit quelques pas pour se rapprocher de la cathédrale, pendant que le flot s'écoulait. Elle demeura appuyée au pilier, observant les figures étrangères, antipathiques ou attirantes.

Une jeune dame blonde, vêtue d'une robe tailleur de drap ivoire, et tenant par la main un garçonnet de sept à huit ans, attira son attention. Mlle Fresnel apprécia la sobriété distinguée de la toilette, la dignité du maintien, la pureté classique des traits affinés. Elle suivit des yeux la passante qui allait, la tête haute, d'un pas léger et glissant, un pli au coin de sa



### MADAME LAURE

Le plus fort Médium  
d'Europe

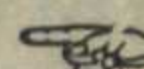
#### AUTO-SUGGESTION

Vous dira votre nom et  
votre âge. Réunit les sé-  
parés! facilite les affaires!  
ramène les amitiés perdues.

Cosultations: 9 am à 9 pm

373 avenue Duluth

entre Berri et St-Hubert  
Les tramways St-Denis-  
Windsor vous y conduisent.

 Poméraniens à vendre

Abonnez-vous à

La Revue de Manon

\$2.00 par année avec Primes

bouche pâle, et ses yeux bleus ombrés d'une profonde mélancolie. Tout à coup, la jeune fille vit cette figure immobile tres-saillir et se colorer, les petites lèvres serrées s'entr'ouvrirent dans une palpitation rapide, une lueur éclaira les prunelles de lin, atones. Et avant que Luce eût le temps de se demander qui avait allumé cette étincelle et provoqué cette commotion, elle aperçut Denis Bertheaume qui venait rapidement à l'inconnue, et s'arrêtait devant elle en se découvrant.

Ils se tendirent la main et échangèrent quelques mots. Quoi de plus fréquent, de plus banal même, qu'une rencontre entre deux personnes de connaissance, en cette ville qui est un des points favoris de ralliement où convergent les cinq parties de la terre, durant la saison? Denis saluait cette dame et s'enquêrait de ses nouvelles. C'était là un acte de politesse élémentaire. Pourquoi donc alors ce choc qui avait chaviré le cœur de Luce comme un presentiment néfaste?... C'est que, de l'angle où elle était tapie, la jeune fille pouvait apercevoir les regards qui se croisaient, plus explicites et plus éloquents, certainement, que les paroles prononcées, car ces regards contenaient un monde de souvenirs, de tristesse et de regrets...

Le colloque fut court d'ailleurs, et se termina aussi correctement qu'il avait été entamé. Denis serra de nouveau, d'une pression longue et affectueuse, les petits doigts gantés, qui s'offraient de haut, comme pour un baise-main. La dame en blanc, son enfant dans les plis de sa jupe, s'éloigna, de son allure patricienne, droite et indifférente. Bertheaume se dirigea vers l'église et ne se retourna qu'au seuil, pour jeter un coup d'oeil sur le chemin de l'étrangère. Et Luce fut frappée de l'altération de sa physionomie et de la pâleur grise de son teint.

Elle attendit qu'il eût disparu pour aller

elle-même vers la porte béante. Sans que Bertheaume, debout dans la nef, l'aperçût elle se glissa vers l'endroit où elle savait retrouver son aïeule. Agenouillée près de la vieille dame, Luce essaya de s'abîmer dans la prière et d'y oublier sin indéfinissable inquiétude. Mais, vainement, elle voulut se recueillir. Toujours elle revoyait l'éclair révélateur des prunelles bleues, et la réponse profonde du regard de Denis.

A l'issue de l'office, Bertheaume vint rejoindre ses parentes et fit route avec elles par la splendide promenade du quai, remplie, à cette heure, d'un véritable fourmillement. Mais ce spectacle indifférait aujourd'hui à Luce. Elle ne voyait que Denis, taciturne et songeur à côté d'elle.

L'intuition menaçante se précisait. Et elle s'étonna à peine quand, à la place du Cygne, le jeune homme prit congé, en s'excusant de ne pouvoir accompagner ses parentes au Sonnenberg, cet après-midi... Un stupide mal de tête, simplement, exigeant la réclusion.

Mme Bertheaume se répandit en regrets. Luce, dès qu'elles furent seules, exprima son scepticisme:

— Prends-tu ce malaise au sérieux, grand'mère?... Les hommes sont si nonchalants!... Notre grand cousin aime mieux, sans doute, rester à griller des cigarettes, dans un salon frais, que de s'exposer à la chaleur. Il n'est pas impossible de faire cette excursion sans lui... Qui sait s'il n'a pas désiré se libérer aujourd'hui pour se trouver des amis plus chics que nous?... Ne nous imposons pas..

— Oui, achevait-elle, en pensée, amèrement, il a du rejoindre la dame blonde."

Sans cesse, les deux silhouettes élégantes se profilaient devant ses yeux. Elles obstruaient sa vision tandis que le funiculaire la hissait jusqu'aux magnifiques sapins du Sonnenberg: elles étendaient leurs ombres sur le vaste horizon qui se

découvrait des terrasses du parc, voilant les glaciers lointains, le radieux azur des lacs, plus grandes, plus sombres, plus fatales que le Pilate lui-même! Et tandis que Mme Bertheaume s'extasiait et consultait un plan pour reconnaître les cimes, les villages, les édifices de la ville, Luce ne voyait rien que la double image, harcelante.

Mais comme les promeneuses se rapprochaient du Kurhaus, une surprise rompit l'obsession. Devant la balustrade en encorde linon et de dentelles, à demi étendue bellement, la dame blonde, vêtue d'une robe sur une chaise longue les mains nouées sur un livre qu'elle ne lisait pas, songeait, les yeux dans le vide.

Elle était tête nue; un mince soulier de chevreau blanc apparaissait au bord de sa jupe mousseuse. Evidemment, elle séjournait au Palace du Sonnenberg. A quelques pas, dans l'allée, une bonne, portant un petit bonnet vendéen, jouait au diabolo avec le garçonnet, ou plutôt essayait de l'intéresser à ce jeu. Mais l'enfant ratait chaque coup et poussait alors des cris de dépit, stridents et aigus. Il lança si étourdiment le volant que le projectile vint heurter, en retombant, l'épaule de Mme Bertheaume. Luce jeta une exclamation qui se confondait avec la plainte légère de la vieille dame.

— Petit maladroit! Grand'mère, il vous a fait mal!

La bonne déconcertée, murmura quelques excuses.

La dame blonde, tirée de son rêve, se souleva.

— Tony, qu'avez-vous fait?

Balayant de sa traîne les ramilles de sapin, elle vint à son fils, lui prit la main, et fit un pas vers les deux femmes, en fixant sur elles ses yeux bleus voilés.

— Vous a-t-il blessée, madame? demanda-t-elle d'une voix basse, infiniment douce.

— Effleurée seulement! se hâta de dire Mme Bertheaume avec sa bonté habituelle. Ne le grondez pas. Ce n'est pas sa faute.

— Mais il doit demander pardon! répéta la dame blonde, en attirant le petit garçon.

Tony tourna vers les deux étrangères des yeux effarés, trop grands, dans leur cerne brun, pour sa figure chétive à la peau diaphane. Tremblant de tous ses membres, il se cacha dans la robe de sa mère et éclata en sanglots convulsifs. La dame blonde s'inclina vers son fils, avec une expression inquiète et pensive, et caressa ses cheveux fins comme du duvet.

— Tony, ne pleure plus... Calme-toi... C'est fini, fini!

Son regard furtif supplia les deux femmes. Elles saluèrent légèrement et passèrent leur chemin.

— Stupide enfant gâté! dit Luce rancunière. Il aurait pu te blesser, Mamette! Et on le cajole!

Mme Bertheaume hocha la tête.

— Pauvre petit! On ne peut se montrer sévère avec ce malheureux petit être dé-



## Gin Canadien Melchers Croix d'or

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited, Montréal.

bile, rachitique et nerveux!... La mère est bien à plaindre!

Cette phrase résonna dans l'esprit de la jeune fille, profondément. La pitié! Si c'était là le puissant aimant, inclinant vers cette femme attristée certain coeur d'homme!

Cela semblait si bien digne de Denis, de tout ce qu'elle soupçonnait en lui de noble et d'élevé!

Cependant Mme Bertheaume, charmée par la fraîcheur des ombrages et le charme des perspectives, exprimait le souhait de rester au Sonnenberg, le reste du jour. Mais Luce, tourmentée par une extrême agitation morale, avait besoin de se dépenser de place.

— Grand'mère! Allons jusqu'au Gütsch! Un trajet d'une demi-heure seulement; le guide l'assure! Ce sera une délicieuse promenade.

Il eut fallu une volonté plus robuste que celle d'une grand'maman pour résister à la force d'entraînement de la jeune fille. Les deux femmes s'engagèrent dans le sentier qui serpentait à travers les prairies. Mais le soleil, encore haut dans le ciel, dardait, sur cet espace découvert, des rayons brûlants. Un terrain, tour à tour sablonneux ou pierreux, rendait la marche pénible. Luce vit, avec une secrète inquiétude, le chemin s'allonger indéfiniment, sans découvrir les approches de la région ombragée. Mme Bertheaume allait courageusement de l'avant, mais la sueur coulait sur son front, de gros soupirs soulevaient sa poitrine haletante, son pas s'alourdit, plus incertain. Enfin, on atteignit l'orée de la forêt. Un cri de naufragés saluant la côte:

— Un banc, enfin!

Mais, après ce court repos, la pauvre vieille dame n'eut que plus de peine à remettre en train ses jambes fourbues. Luce s'effraya. Il fallait sortir de là par leurs propres moyens. Nul secours à espérer! Aucun mode de locomotion à portée!

Quelques promeneurs les croisèrent.

Mlle Fresnel se renseigna près d'une jeune fille.

— Nous venons du Sonnenberg. Sommes-nous loin du Gütsch!

— A mi-chemin à peu près!

A mi-chemin! Jamais on n'arriverait ou but!... En regardant sa pauvre Mammotte, voûtée de fatigue, Luce sentit toute énergie l'abandonner. Le remords d'exposer la chère vieille, par son imprudence et son égoïsme, fit déborder son coeur, plein de soucis contenus. La forêt lui parut oppressante et noire comme une solitude de cauchemar. Incapable de se maîtriser davantage, la jeune fille s'appuya à un sapin, et, le front dans son bras replié, fondit en larmes. Jamais, depuis ces lointains désespoirs d'enfant où tout s'effondrait, elle n'avait connu une si complète détresse. Et toute sa vie, elle devait garder le souvenir de ce passage angoissant.

— Ah! mon Dieu! ma petite! s'exclama Mme Bertheaume, essayant de plain-

santer. Sommes-nous perdus comme le petit Poucet?... Est-ce bien toi qui jettes ainsi le manche après la cognée!... Allons, continuons... De banc en banc, nous finirons par arriver!... Et puis, cette personne t'a-t-elle bien renseignée? Les gens sont si insoucians, et s'inquiètent si peu d'aider autrui par un avis juste!

Cette supposition consolante se trouva exacte. Au premier carrefour de la forêt, la grand'mère et la petite-fille aperçurent, devant elles, les blanches murailles du Gütsch.

Mais le soulagement de voir le terme du chemin ne suffit pas à ramener la quiétude dans le coeur inquiet... Et Luce continua d'éprouver au dedans d'elle-même l'anxieuse impression de se trouver dévoyée, abandonnée, sans secours et sans espoir.

## IX

— Mais pourquoi cette tristesse absurde? se disait la jeune fille révoltée.

Elle avait l'habitude courageuse, comme tous ceux dont la vie intérieure est active et la volonté ferme, de se mettre vis-à-vis d'elle-même, et de scruter sa conscience et ses sentiments.

— Pourquoi? continuait-elle, en analysant son angoisse, pourquoi se sentir déçu, quand on n'a rien convoité? Pendant quelques jours, j'ai éprouvé une intensité de bonheur qui m'avait été inconnue jusqu'ici, parce que des choses nouvelles captivaient mon intérêt et qu'au plaisir du voyage se joignait la jouissance de converser avec un ne pouvait être qu'exceptionnel et passager... esprit profond et délicat. Mais ce bonheur Alors... alors... inutile de me rendre malheureuse parce qu'il va cesser... Il faut redevenir telle qu'avant cette période, ne plus songer creux, reprendre les espoirs d'antan et les anciens projets dont la netteté s'effaçait... Voilà tout...

Voilà tout... Cette résolution si simple à formuler était beaucoup plus difficile à tenir. La jeune fille ne pouvait s'empêcher d'être sensible aux changements observés dans les façons d'être de son grand ami, et ces changements réagissaient sur elle-même. Ils n'avaient plus, l'un avec l'autre, la confiante liberté des premiers jours. Quelque chose d'invisible restait permanent entre eux. Bertheaume se réservait maintenant et demeurait à l'écart sous des prétextes variés, pendant des heures entières.

La veille du départ pour Interlaken arriva et le jeune homme ne se proposa pas à accompagner ses voyageuses. Il devait partir le surlendemain pour Vevey, afin d'y poursuivre son étude, interrompue par sa fugue à Lucerne.

— Ou bien il prolongera son séjour ici, pour monter au Sonnenberg, tant qu'il voudra, pensait Luce Fresnel.

Le dernier après-midi cependant, Denis escorta sa jeune cousine, dans une courte flânerie, par les vieilles rues de la cité. Ils descendirent du Kornmarkt au fameux

pont de bois des Moulins, couvert d'une toiture au faite aigu. Une fois encore, ils s'attardèrent à étudier la curieuse danse macabre, peinte sur les panneaux de la charpente. Un artiste inventif a représenté à des scènes de la vie populaire ou élégante de son temps. festins, batailles, kermesses, et partout, dans le château comme au cabaret, il a placé, en face du juge fourré d'hermine, de la dame à traîne de velours, du marchand qui pèse son or, du paladin ou du manant ivre, l'effigie livide de a sournoise visiteuse, ricanant de l'épouvante qu'elle propage.

— Il y a pourtant d'autres surprises que l'attouchement de la mort pour glacer le coeur en fête! pensait Luce. Comme il paraît absorbé et morose! Ses yeux fuient les miens!... Sa voix ne sonne plus de même!... Et il ne m'a plus appelée Luciole une seule fois... depuis...

Elle se pencha, comme pour voir les ébats des cygnes de la Reuss, afin de dissimuler le tremblement de ses lèvres... Et alors le mot qu'elle n'espérait plus entendre passa, comme une caresse, près de son oreille...

— Demain, je me séparerai de vous, petite Luciole... avec l'espoir de vous revoir... quelquefois... Mais la vie est si mal faite que ce qu'on projette se réalise souvent en déception. En tout cas, rappelez-vous bien que vous avez acquis un ami... très sûr... qui vous désire ardemment une destinée heureuse... Vous vous en souviendrez, n'est-ce pas?

L'émotion, qui étouffait la voix, donnait, à ces vœux et à ces promesses, le sens d'un adieu définitif.

— Je m'en souviendrai, croyez-le! balbutia Luce... Merci!

Elle s'interrompit, le coeur serré... Mais, avec la tristesse qui la pénétrait, une fierté s'insinuait aussi, relevant son courage. Sous le regard de Denis, elle venait de comprendre subitement combien elle lui était devenue chère, et combien il eut souhaité, passionnément, retenir dans sa vie la petite lueur d'amour.

## X

— Deux compatriotes et parentes de mon chère Denis! Ah! mesdames, avec quelle impatience je vous attendais!

Toute petite, brusque comme un moineau, fraîche et riante sous son bandeau courageusement blond, Mme Clarisse des Roquettes descendit le perron de la villa Mauresque, avec tant d'impétuosité qu'elle faillit tomber dans les bras des arrivantes.

— Vous devez être harassées, continuait-elle avec d'énergique poignée de mains, en s'emparant des menus bagages... De Thoune à Ouchy en une seule traite! Et se cher garçon, où l'avez-vous laissé?... Vous croyez qu'il va séjourner à Vevey? Oh! alors, nous le verrons bientôt ici! Il ne manquera pas de venir m'y visiter... Je l'ai vu naître... Pensez un peu! J'étais la marraine de sa mère... Ah! j'étais bien jeune... A peine mes sept ans!... A peine!

(à suivre)

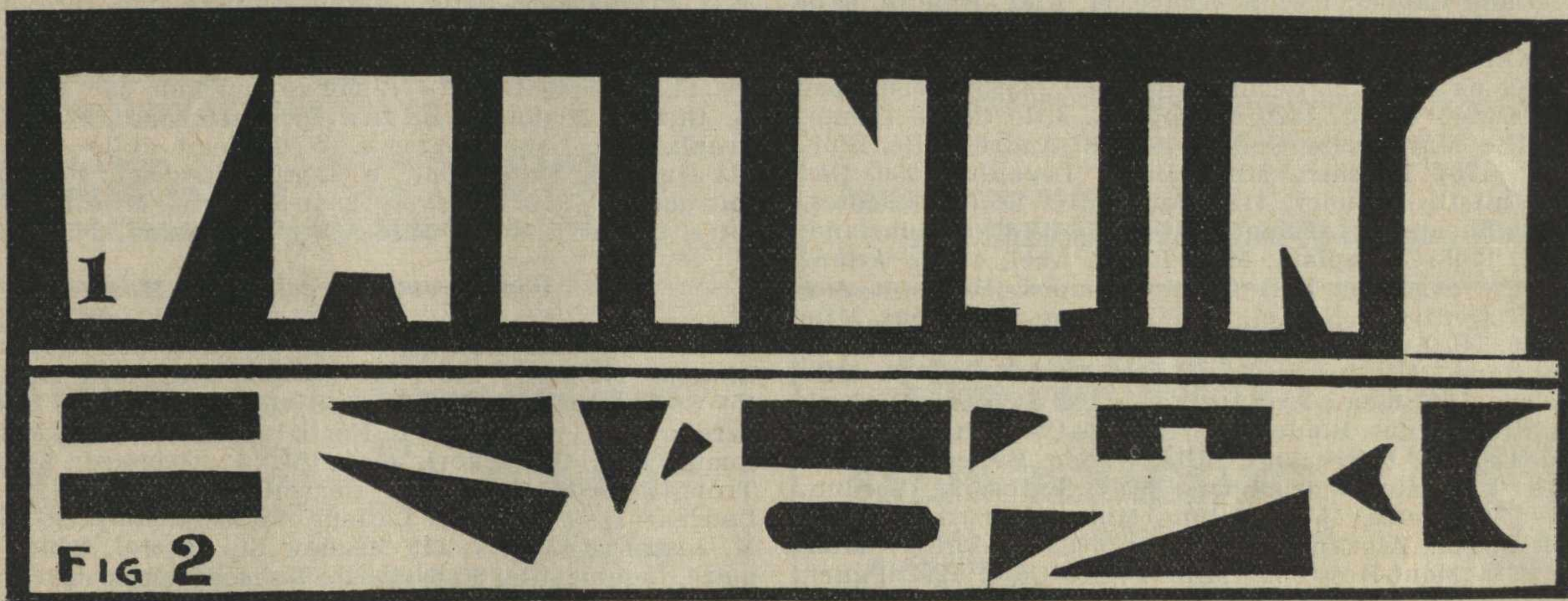
# Grand Concours de "La Revue de Manon"

à l'occasion de notre 3ième Anniversaire

**Cent prix d'une valeur totale de \$1.000.**

consistant en Bagues en or serties de diamants, Montres en or et en argent, pour dames et messieurs, Colliers en perles fines, Sacoques en argent, Sacs de voyage en cuir, pour dames ou messieurs, Bouteilles de grand prix des parfums "Je t'aime" et "Rose des Alpes" de la Parfumerie Albert Bellefontaine, Parfumeuses, Coffrets de Toilette, Sécheurs électriques pour cheveux, Boîtes de Savon et Poudre, dernières nouveautés, etc., etc., seront donnés en primes.

## CASSE-TÊTE "LE NOM CACHÉ"



Découpez minutieusement les quatorze taches noires irrégulières qui se trouvent dans le cadre inférieur (fig. 2) du dessin ci-dessus. Déposez ensuite ces quatorze fragments (en les collant) dans les parties blanches du cadre supérieur (fig. 1), afin de laisser apparaître neuf lettres blanches.

Si ce petit travail est convenablement exécuté, vous pourrez lire facilement un nom, celui d'un grand artiste de l'écran, aimé dans le monde entier.

Si votre réponse est trouvée juste, vous aurez droit alors d'être inscrit sur la liste des concurrents, et nous vous ferons parvenir la liste des prix en détail et d'une simple condition à remplir, pour faire connaître notre Revue et gagner l'un des magnifiques prix que nous donnons.

Remplissez le coupon ci-contre avec soin.

### Coupon du Casse-Tête "Le Nom Caché"

"LA REVUE DE MANON",  
1219 St-Christophe, Montréal, Qué.

Trouvez ci-inclus la solution du "Nom caché" que je crois avoir trouvé.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Comté..... Province.....

Bien écrire vos noms et adresse, lisiblement, et nous faire parvenir par la poste ce coupon, en y joignant un timbre de 2 cents, en même temps que le Casse-Tête que vous découperez après l'avoir trouvé.

**Etes-vous capable de trouver le nom caché ? Essayez et courez la chance de gagner l'un des CENT BEAUX PRIX.**

# Notre Concours de Photographies d'Artistes du Cinéma

## QUATRIEME CONCOURS

Faute d'espace, nous publions qu'une liste partielle des noms de nos nombreux concurrents qui se sont inscrits à notre Concours de Photographies d'Artistes du Cinéma. Plus bas, on trouvera la liste des heureux gagnants de ce concours.

### Concurrents de Montréal

Mlle Alexina Poitras, 31 Renfrew Ave., Westmount, Mlle Alice Giroux, 1497 Blvd Pie IX, Mlle Alice Lafrenière, 1407 Blvd Pie IX, M. Réal Viau, 8142a St-Denis, M. Ovila Crevier, 504 de Castelnau, M. Rolland Latour, 1782 St-André, M. Alex. Binette, 6973 St-Hubert, M. Jos. Gendron, 134 Duke, M. Lucien Bissonnette, 1913 Cartier, Mlle Jeanne Riopel, 6200 Casgrain, Mlle Maria Valières, 120c Rose de Lima, M. Fernand Boisseau, 4295 Christophe-Colomb, Mlle Aline Perron, 1820 Champlain, Mlle Cécile Lange, 1476 Valois, Mlle Marguerite Godin, 4550 St-André, Mlle Emilienne Guérin, 4764 Resther, Mme Maria Legault, 5650 Des Erables, Mlle Juliette Beaudry, 4138 Berri, Mlle Cécile Descôtes, app. 3, 1927 Papineau, M. Armand Gareau, 5824 Chateaubriand, Mme E. Maille, 1705 Champlain, Mme Renée Abel, 4 Ave Atlantique, M. Rolland Simpson, 5281 Chabot, Mme J. Houle, 4 Ave Atlantique, Mlle Germaine Nantel, 6546 1ère Ave, Rosemont, Mlle Yvette Gauthier, 745 Ave Champagneur, M. Armand Charbonneau, 7517 Chateaubriand, Mlle Laura Dubé, 1449 Notre-Dame O., Mlle Adrienne Leclerc, 5501 6ième Ave, Rosemont, M. Frédéric Bésozzi, 453 Querbes, Mlle Jeanne Blanchette, 1814 St-Clément, Mme Jos. Parizeau, 795 Dunlop, Outremont, Mlle Wanda Meneghini, 2024 St-Denis, Mlle Laurette Bourbonnais, 3944 St-Joseph, Verdun, Mlle Lucienne Touchette, 1570 Fullum, Mme Béatrice Sephton, 1472 Ontario E., M. Alexandre Sénécal, 6692 St-Valier, Mme Irène Savard, 564 Mont-Royal E., Mlle Yvette Côté, 1262 Panet, Mlle Thérèse Moglia, 5551 1ère Ave, Rosemont, Mlle Jeannette Lahaise, 1663 Maisonneuve, Mlle Albina Dolbec, 47 Eleanor, Mme E. Maillé, 1705 Champlain, Mlle R. Cavanagh, 4661 Parthenais, M. Armand Lapostolle, 543 Albert, Mlle Florence Larivée, 2147 Nicolet, Mlle Jeanne Morency, 1198 Labelle, Mlle Marcelle Lemay, 280 McKay, Mlle Yvette Taillefer, 1095 Amherst, Mme F. Langelier, 3465 Blvd Lasalle, Mlle Florence Dugal, 4695 Chabot, Mlle Marie-Anne Desaulniers, 383 Rachel, E. Mlle Germaine Bélanger, 238 St-Zotique, Mlle Charlotte Beauchamp, 1275 Marie-Anne E., Mlle Simonne Langlois, 2127 St-Timothée, Mlle Jeanne Dupras, 2ème Ave, Montréal-Nord, Mlle Simonne Delorme, 4245 Rivard, M. Paul Vachon, 6637 Ave Chateaubriand, Mlle Eva Plante, 1160 Marie-Anne E., Mlle Simonne Vallée, 354 Beaulieu, Mlle Annie Garand, 3006 Ste-Catherine E., Mlle Berthe Dugal, 1123 Papineau, Mlle Evéline Deslongchamps, 7575 De Gaspé, Mme Ida Soulière, 4567 Blvd St-Laurent, M. J. Albert Harnois, 1210a St-Antoine, Mlle Juliette Latulippe, 2267 Frontenac, Mlle Laurette Guérin, 2227 Visitation, Mlle Pauline Renaud, 4030 St-André, Mme Art. Laurence, 3917 Berri, Mlle Annette Charrette, 820 Lagauchetière, Mlle Jeanne Lazure, 6350 Bordeaux, M. J. A. Jalbert, 7191 St-Denis, Mlle Antonia Dupont, 1452 Parthenais, Mlle Marcelle Lamontagne, 7015 De St-Vallier, Mlle Margot Dearrie, 4264 Des Erables, Mlle Hermine Lanthier, 1446 Notre-Dame O., M. Aug. St-Laurent, 4667 Delorimier, Mlle Florence Corbeil, 5177 Fabre, Mlle Lucette Tessier, 2591 Bourbonnais, M. C. Raymond, 246 Delisle, Mme Georges Godet, 666 Mont-Royal E., Mlle Fleurette St-Pierre, 5524 17ème Ave, Rosemont, M. S. Therrien, 2043 Aylwin, Mlle Germaine Chabot, 1488 Darling, Mlle Jeannette Galarneau, 6514 St-Hubert, Mlle Yvonne Evrard, 2456 Ontario E., Mlle Marguerite Vacher, 7704 Chateaubriand, Mlle Aurore Deschamps, 4237 Delorimier, Mlle Germaine Paré, 3612 Wellington, Mlle Corinne Pagé, 538 Sherbrooke E., Mlle Lillianne Domingue, 5002 St-Denis, Mlle Cécile Lapointe, 537 St-Antoine, Mlle Alice Lamoureux, 1892 Maisonneuve, Mme Alice Dufault, 1752 Parthenais, M. René Shedleur, 5922 St-Hubert, M. Jules Forget, 4272 Christophe Colomb, Mlle Rosette Hébert, 7136 Chateaubriand, Mlle C. McKenven, 4123 Drolet, Mlle Jeanne Cyr, 3981 Rivard, M. Lorenzo Duchesneau, 1601 St-Hubert, Mlle R. C. St-Denis, 4692 St-Hubert, Mlle Laurette Alarie, 6874 De Roche, M. Georges Sabino, 318 Ste-Marguerite, Mlle Germaine Pharand, 16 Walker, Mlle Lucille De Tonnancourt, 181 Notre-Dame E., Mlle Paula Lemay, 4245 Rivard, M. Aimé Breault, 8442 Lajeunesse, M. Chs E. Sauvé, 6039 Christophe-Colomb, Mlle Jeanne Legros, 2457 Jeanne d'Arc, M. Fernand Lalonde, 5238 Rivard, Mlle Blondine Tessier, 4397 Mentana, Mlle Alice Favreau, 58 Dante, Mlle Berthe Dagenais, 4142 Parc Lafontaine, Mlle Lianne Lavigne, 2066 Frontenac, Mlle Simonne Henrichon, 7 Meese, M. Edouard Lachaine, 2293 Bordeaux, M. O. Godbout, 10 MsCulloch

Ave, Outremont, Mlle E. Favier, 185 Isladn, Mlle Marcelle d'Aragon, 3153 Adam, Mlle Simonne Cusson, 6951 Christophe-Colomb, Mlle Antoinette Forget, 568 William-David, Mlle B. Laquerre, 6329 Des Erables, Mlle Juliette Pelletier, 325 Delisle, Mlle Flore Chagnon, 1987 Blvd Gouin E., M. Albert Carreau, 7263 Berri, Mlle Marie-Jeanne, 2058 Leclair, Mlle Antoinette De Luca, 8035 Drolet, Mlle Alice Dufresne, 7938 St-Gérard, Mlle Gabrielle Ouellet, 498 Sherbrooke E., Mlle Alberte Desrochers, 6778 St-Denis, Mlle Marcelle Galarneau, 6549 Boyer, Mlle Simonne Lauriault, 5820 De la Roche, Mlle Alice Bourassa, 1822 Cartier, M. Anatole Rivet, 917 Voltigeurs, Mlle Magnella Plamondon, 1057 Beaubien, Mlle Irène Cardin, 29 Bellevue, Westmount, Mlle Berthe Caty, 1872 Préfontaine, Mlle Pauline Dupuis, 125 1ère Ave, Verdun, Mme Emile Comtois, 550 Leclair, Mlle Jeanne Lamoureux, 4016 St-André, M. Roméo Labelle, 3725 St-Hubert, Mlle Jeanne Côté, 103 Sherbrooke E., Mlle Simonne Lalonde, 496 Parc Lafontaine, M. Gaston Hudon, 5250 Ave Du Parc, app. 18, Mlle Albertine Proulx, 4449 Ave Montrose, Westmount, Mlle E. Archambault, 283 Querbes, Outremont, M. Gérard Roussel, 1042 Ave Laurier, Outremont, Mme D. Lavoie, 3881 St-Denis, Mlle Bernadette Charrette, 154 Blvd Monk, Mlle Albertine Vézina, 3690 St-Denis.

### Concurrents en dehors de Montréal

M. Jean Bertrand, 666 Tremblay, Côte-des-Neiges, Qué., Mlle Blanche Therrier, 0.97, Terrebonne, Qué., Mlle Antonia Lafond, 158 St-François-Xavier, Trois-Rivières, Qué., Mlle Lucienne Bombardier, Rs. F. D. No 1, North Adams, Mass., Mlle Létontine Beauséjour, St-Liguori, Qué., M. A. Grimard, 44a Chamflour, Trois-Rivières, Qué., Mlle Germaine Bourgeois, 38 Chemin St-Laurent, Qué., M. Paul Lafleur, 22 Filiatroul, St-Laurent, Qué., M. Jean-Frs Landry, 119 Meadow St., Bristol, Conn., Mlle Antoinette Lammeville, 9 Richard, Trois-Rivières, Qué., Mlle Yvette Picard, 59 St-François, St-Hyacinthe, Qué., Mlle Madeleine Langlois, 127 Richelieu, St-Jean, Qué., Mlle Gilberte Chainé, 48a Chamflour, Trois-Rivières, Qué.

Le tirage au sort a donné le résultat suivant et ces personnes ont droit à une jolie photographie, 8 x 10 pouces, sur papier émaillé, qu'elles recevront incessamment par la poste, sans aucun frais de leur part.

### Les heureux gagnants

- 1—Mlle Jeanne Morency, 1198 Labelle. Une photo Lew Cody.
- 2—M. J. Albert Harnois, 1210a St-Antoine. Une photo Marie Prévost.
- 3—Mlle Germaine Bélanger, 238 St-Zotique. Une photo Hoot Gibson.
- 4—Mlle Berthe Dugal, 1123 Papineau. Une photo Doris Kenyon.
- 5—M. Paul Vachon, 6637 Chateaubriand. Une photo Mae Bush.
- 6—M. Lucien Bissonnette, 1913 Cartier. Une photo Norma Shearer.
- 7—Mlle Corinne Pagé, 538 Sherbrooke Est. Une photo Greta Garbo.
- 8—Mlle Alice Lamoureux, 1892 Maisonneuve. Une photo Phyllis Haver.
- 9—Mlle Albertine Proulx, 4449 Ave Montrose, Westmount. Une photo Laura Laplante.
- 10—Mlle Alberte Desrochers, 6778 St-Denis. Une photo Louise Fazenda.
- 11—Mlle Antoinette Lameville, 9 rue Richard, Trois-Rivières, Q. Une photo Mae Murray.
- 12—Mme Jos. Parizeau, 795 Dunlop, Outremont. Une photo Anna Q. Nilsson.
- 13—Mlle Antonia Dupont, 1452 Parthenais. Une photo Huntly Gordon et Helen Chadwick.
- 14—Mlle Eva Plante, 1160 Marie-Anne Est. Une photo John Gilbert et Mae Murray.
- 15—Mlle Jeanne Côté, 103 Sherbrooke Est. Une photo Adolphe Menjou.

Nos sincères félicitations aux heureux gagnants.

## Mariés de Février

Laissez-nous vous préparer

### VOTRE DEJEUNER DE NOCES ET EN FAIRE UN VRAI SUCCES

Nos chefs français, nos recettes exclusive et une longue expérience comme pourvoyeurs en ville et à l'extérieur vous assurent un service insurpassable.

Notre spécialité :

**Banquets -- Mariages  
Réceptions -- Thés**

## KERHULU & ODIAU

"POURVOYEURS EXPERTS"

1266-1284 St-Denis      366-368 Ste-Catherine O.  
4901 Sherbrooke Ouest      5718 Ave du Parc  
Commandes: Est 2140\*

## Aimez-vous à lire?

Sur réception de 30 cents nous vous expédierons un livre qui ne pourra faire autrement que vous plaire. Voici la liste des contes que vous y trouverez:

11 CONTES :

Le Loup-Garou — Une Chasse à lours — La Trompette effrayante — La Taloché — L'Esprit frappeur — Le Rêve du capitaine — Mordant mordu — Les Enfants de Thalie  
Fleurs fanées — Sous les bois — Brin-de-Fil

Par l'auteur canadien bien connu

BENJAMIN SULTE

Recueillis et publiés par Gérard Malchelosse

Adressez comme suit:

ADJ. MENARD, 987 Blvd St-Laurent, Montréal.

Bureau: Est 6104-3627      Domicile: Clairval 5201-M  
Calumet 1584, sonner 3

## Labrosse & St-Pierre

Limitée

COURTIERS EN IMMEUBLES

Édifice Banque Nationale  
182 Est, rue Sainte-Catherine,  
Chambres 9 et 10

MONTREAL, P.Q.

POUR ETRE ELEGANTE,  
FAITES-VOUS COIFFER

AU

## SALON RENAISSANCE

Personnel expérimenté et courtois.  
Spécialité: Ondulation à l'eau,  
ondulation "Marcel", teinture, pos-  
tiches, perruques.

Ondulation permanente avec garantie  
Cours de coiffure donnés le soir.

Adresse: 1615 St-Denis, en face  
du Théâtre St-Denis. Tél. Est 5511.



A CEUX QUI LISENT...

A CEUX QUI PENSENT...

Occupez vos loisirs en lisant

## "La Revue de Manon"

qui contient à chaque numéro des nouvelles inédites, des romans complets par les meilleurs écrivains français et canadiens. En outre, elle publie les dernières nouvelles des studios de cinéma. Les femmes soucieuses de leur élégance trouveront des pages de modes qui leur seront autant utiles qu'agréables à consulter.

Adressez vos demandes d'abonnements à "La Revue de Manon",  
Dépt "A", 1219, rue St-Christophe, Montréal, Canada. Tél. Est 8172-M.

## "JEUNESSE ET FOLIES"

Achetez au plus tôt ce livre passionnant que des milliers de personnes ont lu. Une troisième édition vient d'être mise en vente dans le public. Lisez ce livre extraordinaire destiné à ramener la femme moderne dans la voie de sa vraie destinée. "Jeunesse et Folies" est l'oeuvre de l'abbé F. A. Baillaigé, prêtre, curé.

Ce livre se vend partout pour le prix modique de 25 sous.

## Voulez-vous devenir riche? Procurez-vous une médaille miraculeuse de Saint Judes

Patron de toute entreprise financière

Adressez-vous tous les jours à 1219 St-Christophe, près  
Ste-Catherine, à partir de 2 hrs p.m. jusqu'à 5 hrs p.m.  
seulement.

Robuste Santé Pour Tous

### ALGARINE "NOVA VITA ou NOUVELLE VIE"

Aliment naturel nouveau aux algues marines légumi-  
neuses, contenant phosphate calcique et magnésique. Acide  
phosphorique, maltose et phosphate de chaux. Le plus  
puissant régénérateur de l'organisme connu jusqu'à ce  
jour. Incomparable pour enrayer la constipation tout en  
régularisant les fonctions intestinales.

Ecrivez pour brochure intéressante et explicative envoyée  
gratuitement à

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS

Tél. Main. 4025

9, rue St-Pierre, Montréal, Canada.



UN PRÊTRE, L'ABBÉ HAMON (Curé de Vaumoise, France),  
possède le moyen radical de guérir: **DIABÈTE,**  
**ALBUMINE, CŒUR, REINS, FOIE, ESTO-**  
**MAC, RHUMATISME, BRONCHES** et toutes  
les maladies chroniques réputées incurables.

AUCUN RÉGIME - - - - - RIEN QUE DES PLANTES

Brochure explicative et très intéressante, français ou anglais,  
gratuit et franco sur demande. Adressez

LABORATOIRES BOTANIQUES ET MARINS

430, rue St-Pierre - - - - - Montréal

---

tout s'y trouve:  
corps, force et  
Saveur exquise



*Dow*

Old Stock Ale

*mûrie à point*

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

---